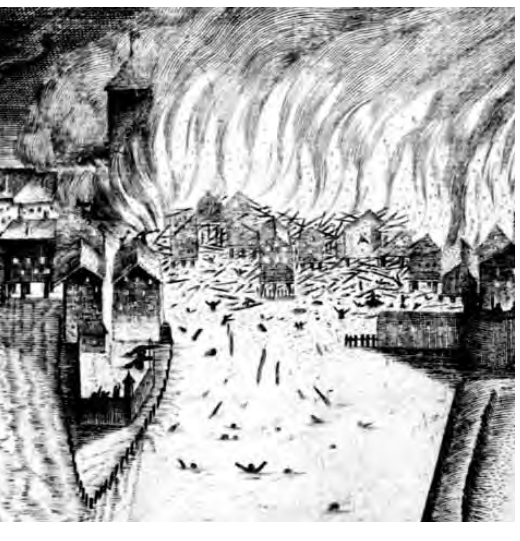
« J'ai toujours aimé l'eau passionnément, et sa vue me jette dans une rêverie délicieuse, quoique souvent sans objet déterminé. » *Jean-Jacques Rousseau* /page 5

JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP · Association d'usagers des Bains des Pâquis · www.bains-des-paquis.ch

numéro 3 · automne 2010 · CHF 2.–



Les bains sauvages en ville

/pages 4-6

Carte blanche à Francis Traunig

/pages 10-11

Les bains de Marzili à Berne

/page 13

Buvette qui rit, buvette qui pleure

/pages 14-15

ÉDITO

Bains publics

Imaginez qu'il n'y a pas si longtemps, c'était encore un bonheur que de croupir dans sa saleté corporelle. Les villes étaient insalubres et les campagnes récalcitrantes. L'eau une atteinte aux bonnes mœurs et le soleil un signe de pauvreté. Le croisé laissait baigner sa crasse dans ses hauts de chausses et ses poux sous son haubert. Il eut été malsain de se laver. Une époque où le savon paraissait plus dangereux que les cimeterres de ces mécréants de maures et de musulmans.

Evidemment, face à la nudité, la religion n'y aura pas été pour rien. Elle a mis l'hygiène à hauteur de la masturbation. L'eau élevée au rang de péché, renvoyant la propreté abusive au priapisme égoïste d'un monde vu à travers l'œil d'un Portnoy ou d'un autre.

Chez nous, l'eau aura longtemps coulé sous les ponts avant de monter aux étages des habitations et se nicher dans de douillettes salles de bain. Un acte initié par la bourgeoisie qui, à l'époque en tous les cas, avant de se démocratiser elle aussi, pouvait se targuer d'être toujours en avance sur son temps.

Finies donc les perruques qui cachent les lentes, finis les parfums trop capiteux qui se surajoutent les uns aux autres pour masquer les odeurs et les sous-vêtements auréolés de taches sombres. Le bain annuel et son grand étrillage de crasse sont enterrés.

Les dizaines de bains publics qui lavaient de propre la populace de Genève ont ainsi progressivement disparu au profit de douches et de baignoires privées.

Il n'en est resté qu'un, témoignage du siècle passé, mais toujours en vogue, toujours populaire et accueillant. Les Pâquis.

Les voyages, les brassages de population, la curiosité et la mondialisation, ont aussi fini par apporter leurs nouveautés. C'est aussi la reconnaissance de cultures plus évoluées en termes d'hygiène. Eux pour qui le blanc aurait pu s'appeler le puant. Ainsi l'Europe découvre-t-elle aujourd'hui les hammams, les bains turcs et autres saunas.

Dans la tradition de ces ablutions collectives, les Bains ont ouvert leurs portes à ces nouveaux modes de propreté, n'en déplaise à la religion d'autrefois qui, elle aussi, aura bien été forcée de laver son linge sale sur la place publique.

La rédaction

Une journée très froide le matin, ensoleillée à 10h, couverte l'après-midi avec un peu de neige pour finir avec de la bise. Une journée quatre-saisons, quoi!
4 mars

Journée pluvieuse, mais quelle pluie! horizontale!

16 mars

Grosse affluence. Soleil brûlant. Plein de resquilleurs, ils rentrent par tous les moyens et toutes les portes… On en a torturé un et on l'a empalé au polo pour faire fuir les autres.
9 avril

Eau 4°, air 2°. Pas de permanence massage? Pas de masseur? Suis seule avec un alcoolique en manque d'affection… Au secours!!! La foule arrive, les Bains sont pleins à craquer, à 15h nous frôlons les 200… Au secours!!! Le record est pulvérisé avec 339 entrées. L'année commence bien! P.S.: Encore un gamin tombé à l'eau.
1er janvier

Purée de pois… on n'y voit rien, mais que c'est beau!

27 janvier

Le moteur de notre bateau a été révisé. Le sortir hors de l'eau après chaque utilisation. Cela permettra de ne pas avoir de moules dedans.
2 février

Nous avons déclaré les Bains zone sinistrée par la pluie et le froid. Attendons aide du gouvernement.
1er juin

Les Bains sont un paradis!

15 juillet

Le jet ne fonctionne pas. Nous nettoyons la jetée à coup de seau d'eau et de brosse à risette. Bonnard!
23 août

C'est caaaaalme! Meuh… heureusement j'ai une belle pintade pour me tenir compagnie… avec un risotto à la courge c'est somptueux.
22 mars

On sent la douceur du printemps. C'est chaud chez les canards…
3 mars

Des jeunes de l'école Steiner viennent chanter aux Bains. Il neige!
11 décembre

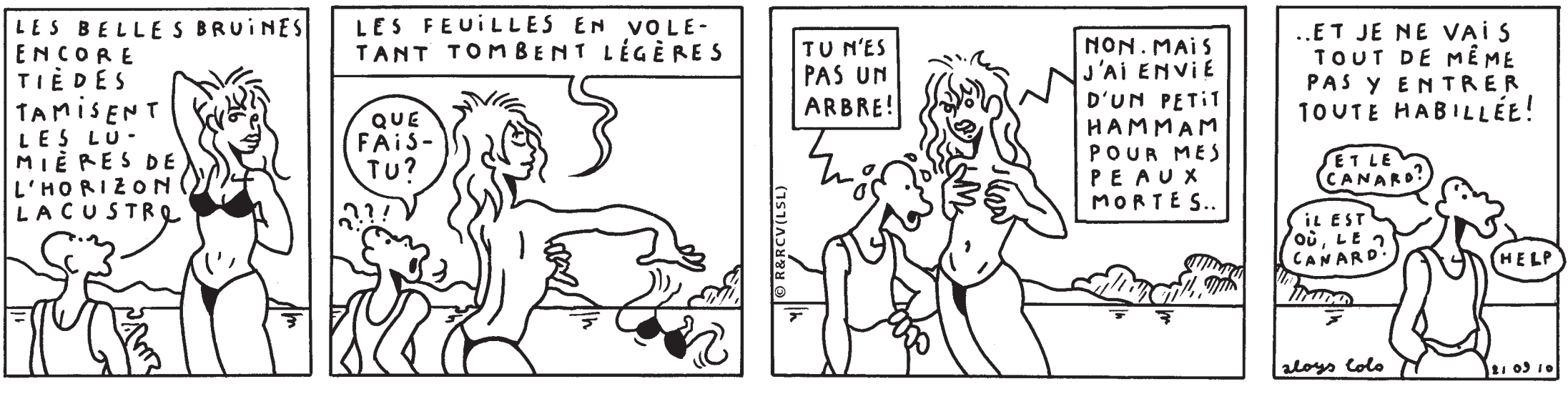
Bise noire. Peu de monde au sauna mais des gens qui viennent de loin. Deux familles de Montpellier et un groupe de Paris. Ils nous ont connu par internet.
25 décembre

Petit problème électrique. Les masseurs massent éclairés à la bougie, ce qui plaît bien aux clients.
19 novembre

Bô et chô. RAS
6 janvier

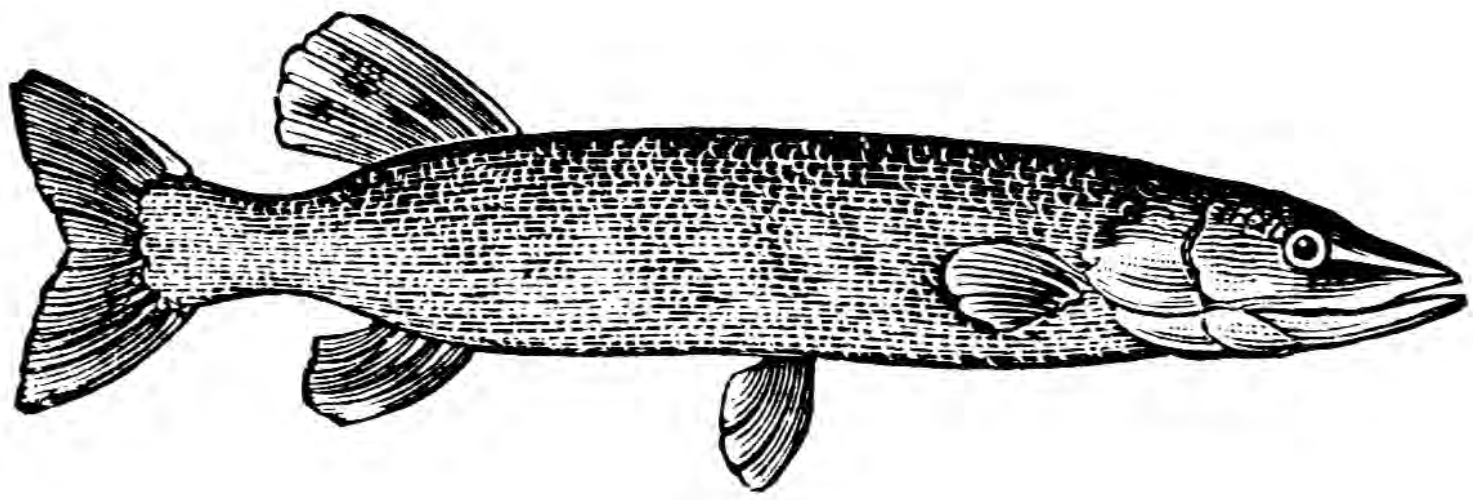
Réunion avec la buvette et le Conseil administratif de la Ville de Genève. Sinon, tout va bien.
17 janvier

La fille, le jeune, le canard



La république des poissons

Au premier rang se sont assises les carpes. Elles dérangeront ainsi moins les acteurs, même si leur dos un peu trop fort risque de gêner les perchettes placées juste derrière. Viennent ensuite sur les gradins de joyeux mélanges bigarrés d'espèces variées : tanches, truites, ombles, chevennes, mollusques affalés, crevettes gigotantes. Tout au fond, l'espace a été laissé aux écrevisses avec leurs pinces tranchantes et dangereuses, ainsi qu'aux épineuses épinoches et aux revanchards vengerons.



PHILIPPE CONSTANTIN

Sur la scène, le rideau va bientôt se lever. La salle est limpide et silencieuse comme un étang d'hiver. Quelques grenouilles actionnent dans les coulisses tout un jeu de poulies et de câbles. La toile en trompe-l'œil d'un marécage sépulcral monte en grinçant vers les cintres.

Le spectacle commence.

Deux brochets se font face. Canines en avant, saillantes comme à l'annonce d'un combat mortel. Mais les bêtes patrouillent seulement à la frontière de la fosse d'orchestre, d'où s'élève bientôt la musique d'un cours d'eau et la voix pure et blanche d'une lacustre naïade en tenue de bal.

On devine à leur allure carnassière de charognard que nul ne passera. Ils sont les gardiens d'un temple qu'ils protègent sans relâche, la gueule en avant, agressive, défiant toute intrusion.

Pourtant, côté cour, voilà surgir un silure sous les cris d'exclamations muettes des bancs de spectateurs. L'animal est énorme. Un gigantisme qui fait dans les rangs des invités se tasser toutes les arêtes. Il y a dans le public une forme de nanisme involontaire qui s'instaure et une peur viscérale des profondeurs qui pue la sueur des vases.

Ce n'est pas un congénère. Un monstre. Une absurdité. Un colosse issu de l'imagination d'un Ramuz ou d'un Hemingway. Que faire ?

Les brochets immédiatement ont réagi. Ils ont leur fierté. C'est leur rôle de rétablir l'ordre naturel du monde, même avec leur sale gueule délictueuse et rébarbative. Dans la fosse, l'orchestre et la cantatrice se sont tus, dans l'attente d'un drame qui tarde à se préciser.

Il y a une mythologie qui s'établit dans la salle. Certains déjà sont prêts à rendre un culte au Titan. D'autres hésitent, préférant l'attentisme au choix précipité d'une religion et de rites à pratiquer. Il faudra voir de quel côté courra le courant.

On avait cru les brochets plus féroces, plus belliqueux. Ce ne sont que des comédiens qui, de fait, ne font qu'une brève passe d'arme à distance et s'esquivent. Ces fameux gardes ne s'avèrent être que de couards pleutres qui fuient au premier danger côté jardin, piteux et inutiles.

On ne les reverra plus.

Quelques sangsues et moules se sont bien précipités sur l'intrus pour le ceindre. Mais ils ne font que le caparaçonner d'autres attaques plus délétères. Le silure s'apparente maintenant à un cheval de Troie. Son ombre glisse sans relâche sur la scène, à peine assez vaste pour le contenir. Les jeux semblent faits et les dés jetés.

Enfin la fenette s'en mêle. Elle s'écaille élégamment en tremblant de peur. Cet effeuillage presque indécent relève les nageoires d'un public partagé entre la crainte et l'admiration.

Le dénouement est proche. La situation est comme retournée. Les spectateurs imaginent que leur égérie aura le dessus, que d'anguille qu'elle est devenue maintenant, elle saura réduire à néant le monstre et le conduire dans sa tanière. Qu'importe si elle y reste, même si l'on avait cru un instant en être amoureux. Il en va après tout de sa propre sécurité. Sacrifier sur l'autel de son propre confort une hétaïre ne fait que partie de l'ordre logique du monde.

De tout temps l'ont ainsi fait les déesses et les pythies, offrant leur sexe pour une maigre obole au profit de prêtres castrés.

Las ! La manœuvre semble échouer. Le silure, tranquille et d'aspect pachyderme, ne s'intéresse guère à ce qui se passe à ses pieds. Seul le public reste subjugué par cette danse de séduction, enrobée dans les sons de conques.

Le silure se porte mieux plus haut. C'est un habitué des basses eaux, des étangs, des gouilles, des flaques, quand bien même il y tienne à peine. Peu lui importe. Sa masse sidérale sidère. Il n'est qu'un timide lui aussi, un amateur de la fuite, peu vindicatif et végétarien.

La belle fait encore un tour sur elle-même. La gent des poissons s'émerveille et se pâme. Le spectacle est pour eux, avant que le rideau ne retombe sous une pluie de daphnés et qu'ils ne quittent la salle, s'exclamant « Quelle futilité ! ».

Le trou

Je m'appelle *La Rieuse*. Je suis venue une dernière fois au phare des Bains dire adieu à la rade. Avant mon envol, avant l'hiver, avant que je crève !

VERONIKA JANJIC

Aujourd'hui, c'est décidé, je quitte la région, trop de palmipèdes en détresse, de bagarres, tous agglutinés autour de quelques flaques résiduelles d'eau croupissante et glauque. Non merci !

Certains congénères ont trouvé refuge sur les lacs de Neuchâtel, de Bienne ou de Morat, d'autres se sont exilés sur celui d'Annecy ou de Nantua, mais tous sont surpeuplés par nos cousins venus du grand Nord, de Scandinavie et de Sibérie. Moi, je préfère mettre le cap plus au sud, on verra…

Au début de la catastrophe ce fut une aubaine. Royal, le festin. Tous ces poissons livrés à nous, un vaste garde-manger à ciel ouvert. Nous n'avions qu'à nous servir ! Puis vinrent la maladie, la mort et la décomposition accélérée par une chaleur caniculaire. Nos corps boursouflés s'ajoutèrent à ceux grouillant de vers des poissons et des crustacés.

Une bouillabaisse immonde de perches, lottes, vengerons, chablots, chevaines, tanches, brochets, épinoches, corégènes, carpes, goujons et bien d'autres créatures aquatiques.

Un charnier de centaines de kilomètres carrés interdisant aux bipèdes toute approche sans masque sous peine de suffoquer.

Pour prévenir du choléra, des canadairs lâchèrent de l'essence sur ce tas, et les habitants assistèrent à un drôle de feu du 1er août. Beaucoup d'entre nous brûlèrent vifs ou furent empoisonnés par le fuel.

Tout avait commencé à l'aube du 7 juillet 2011.

En quelques heures le niveau du lac chuta de plusieurs mètres dessinant une collerette vert foncé de pierres algueuses et moussues. En une semaine, toute l'eau du lac Léman s'était vidée par un trou, comme une vulgaire baignoire.

Du jamais vu dans l'Histoire ! Inconcevable ! Et pourtant…

Il y avait eu d'autres catastrophes naturelles dans cette région, dominée par le toit de l'Europe, bien connue pour ses phénomènes gravitaires et hydrauliques dont le fameux éboulement du Tauredanum qui avait provoqué un tsunami en 563, mais aucune catastrophe n'avait pris pareille ampleur.

Affolée, hébétée, sidérée, la population assista totalement impuissante à la disparition de son lac. SON LAC !

Les plus éminents bipèdes scientifiques accoururent du monde entier, s'arrachèrent les poils de leur crâne, passèrent nuits et jours à entrer et modifier des données dans leurs ordinateurs, la réalité était là comme un croissant indigeste, une plaie boueuse et pestilentielle, palpitante d'yeux ronds et vitreux, d'écailles agonisantes. Une faille s'était ouverte, caprice d'une secousse tellurique du côté d'Evian, engloutissant tout un paysage.

Adieu les rires d'enfants plongeant dans l'eau l'été !

Adieu les rives brumeuses et mélancoliques de l'automne et la sirène plaintive des grands moteurs !

Adieu les colères givrées de l'hiver et le retour annonciateur des hirondelles au printemps !

Un capharnaüm de coques bariolées s'était enlisé dans cette virgule nauséabonde. Les plus rapides avaient hissé leur bateau sur les quais encombrés dans un enchevêtrement de mâts et de bômes. Les abords de cette béance géographique furent interdits et sécurisés après la noyade de cinq adolescents qui s'y étaient aventurés pour une bataille de boue.

Les montagnes surplombaient majestueuses, impassibles, ce négatif d'elles-mêmes aux contours accidentés. Le Rhône sillonnant profondément jusqu'au trou y chutait dans un bouillonnement inquiétant.

Il fallut de toute urgence faire face aux problèmes de l'eau. Comment alimenter des centaines de milliers de riverains en eau potable, sans parler des questions de l'évacuation et du traitement des ces mêmes eaux ?

Et puis, la navigation, la pêche, toutes les activités liées au lac se voyaient paralysées dans l'attente d'une solution.

Mais laquelle ?

Des élucubrations les plus folles s'étaient murmurées aux oreilles.

Le plus grand trou de golf du monde !

De quoi stimuler l'imagination.

On allait planter un gigantesque vignoble, remblayer les trois cents mètres de profondeur et agrandir les villes côtières, détourner le Rhône à la hauteur du Bouveret et couler du béton dans le trou. Des milliards de tonnes de béton.

Pour le boucher.

Moi, je vous le dis, de toute ma vie de mouette, je n'ai jamais autant ri à cette idée.

Allez ! Salut ! La bise n'attend pas, il faut que je parte. Envoyez-moi des nouvelles, au cas où ?

La Rieuse, poste restante, Méditerranée.

Les bains sauvages en ville

Les plaisirs du bain prennent des tournures bien étranges à Genève dans le premier quart du XVIIIe siècle.

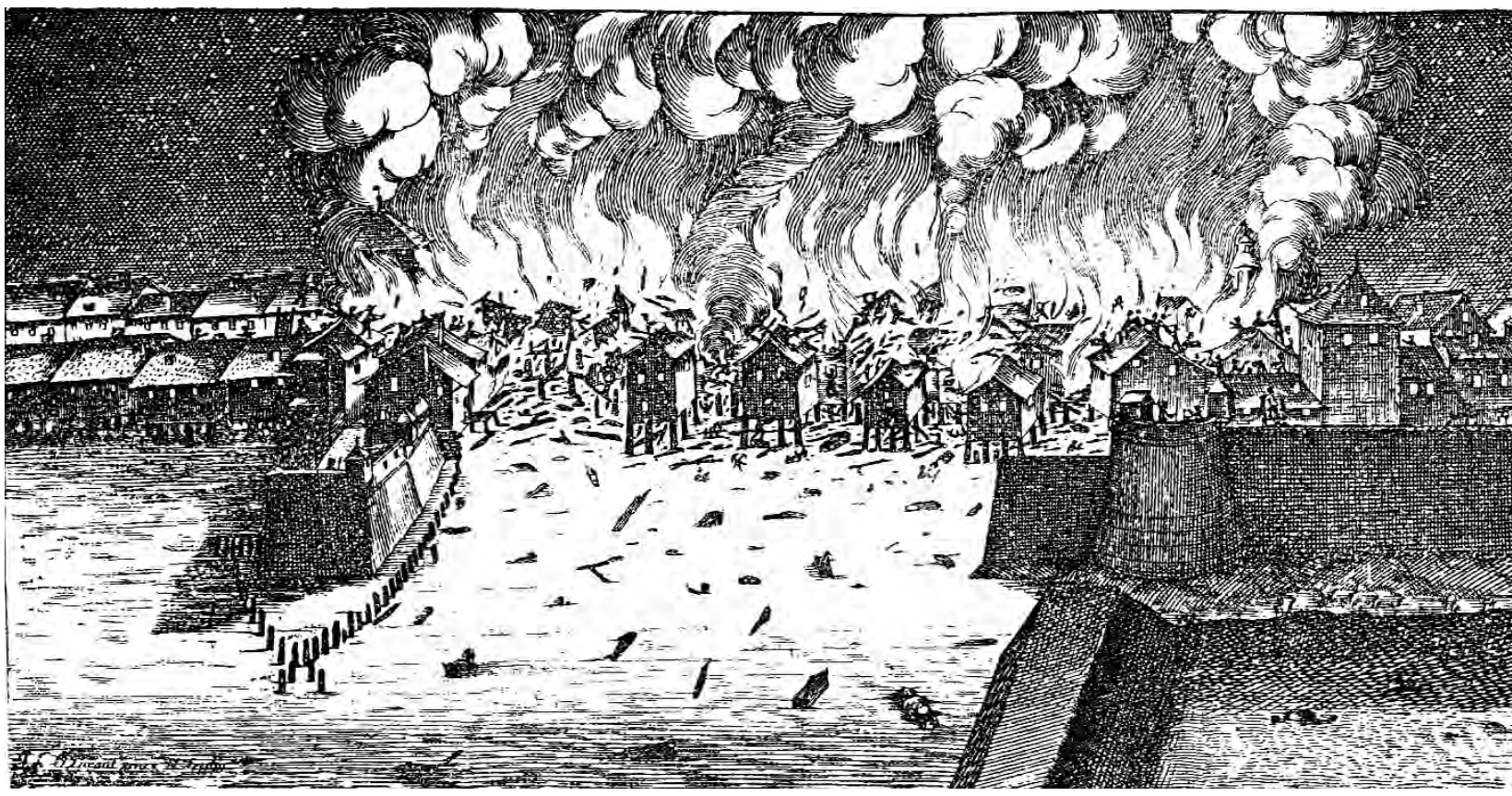
ARMAND BRULHART

La scène se passe aux ponts de l'Ile, dans un quartier entièrement rénové après l'incendie catastrophique du 17 au 18 janvier 1670. Les Seigneurs de la Ville avaient fait reconstruire deux ponts neufs tout en agrandissant considérablement la place Bel-Air qui était ainsi devenue une élégante promenade très prisée des Genevois.

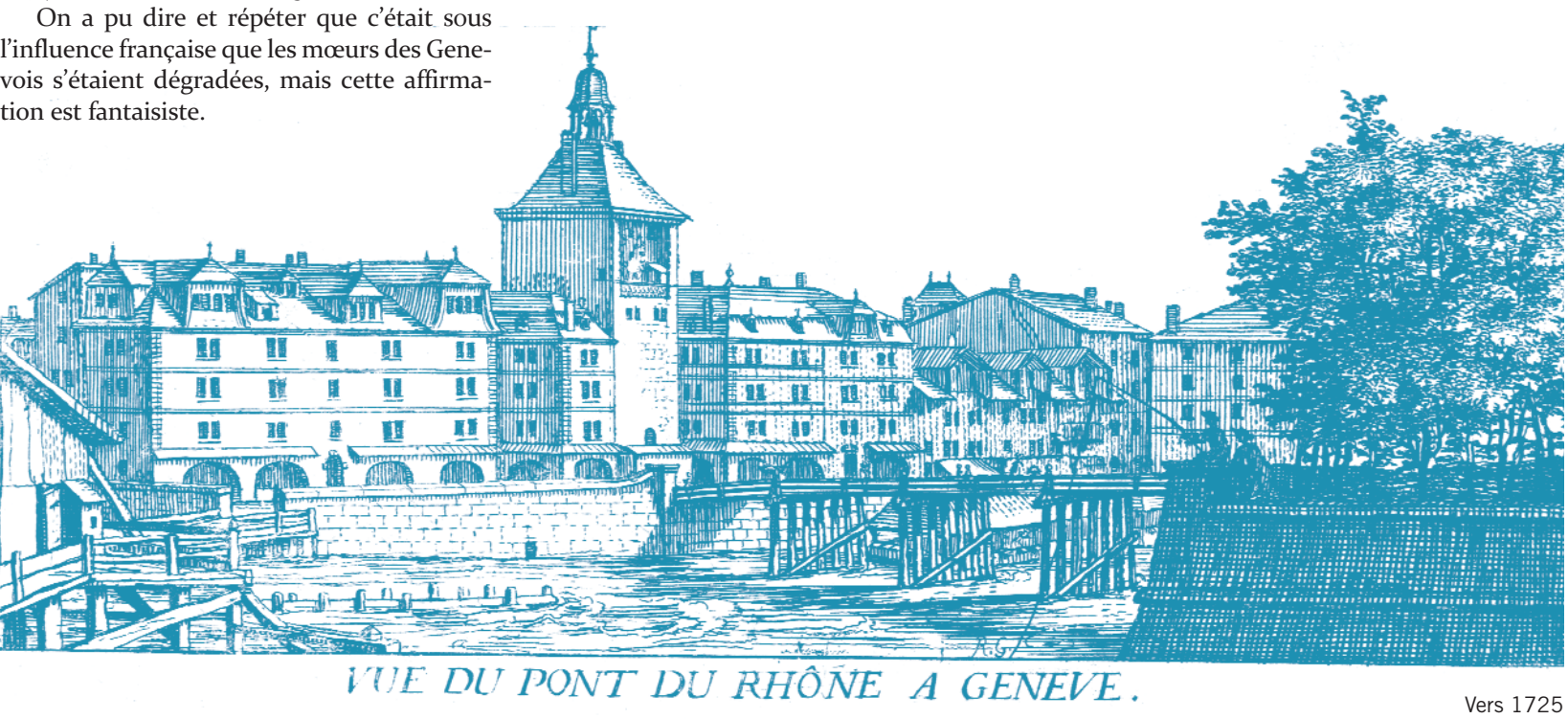
De la même manière qu'aujourd'hui les jeunes gens s'élancent du pont Sous-Terre pour plonger dans le Rhône, ceux d'hier sautaient depuis les ponts de Bel-Air, mais sans aucun vêtement qui puisse cacher leur nudité. Se baigner nu était d'un usage parfaitement courant chez les jeunes mâles dont l'audace allait jusqu'à s'exhiber sans pudeur jusque sur les places du Molard, de Bel-Air ou de Saint-Gervais. La preuve, ces interdictions affichées chaque année au moment des grandes chaleurs :

« Défense de se baigner dans les lieux de passage fréquentés et de paraître nus dans les rues, places, promenades qui avoisinent le Rhône. Les enfants au-dessous de 8 ans sont exceptés de cette mesure. Au nom de la Nation. Donné le 15 juillet 1797, l'an 6 de l'Egalité. »

On a pu dire et répéter que c'était sous l'influence française que les mœurs des Genevois s'étaient dégradées, mais cette affirmation est fantaisiste.



« Les funestes flammes du plus considérable des ponts du Rhône à Genève », 1670



Vers 1725

Retournons plutôt à la place Bel-Air et plus précisément au mois de juillet 1720. C'est là qu'un brave conseiller du 200, Noble Burlamacchi – on dirait aujourd'hui un député au Grand-Conseil – eut la surprise de voir « de grands garçons se baigner entre les ponts ». Jusque là tout paraît naturel, y compris leur nudité, sauf que depuis quelques années, depuis 1690, un bateau lavoir, financé par Noble Théophile Thellusson, avait fait son apparition sur le bras gauche du Rhône entre les deux ponts et contre le nouveau quai de l'Ile. Les lavandières y louaient leur place et battaient le linge, chacune selon leur rythme. Ces jeunes garçons en faisaient autant avec leurs bras et leurs jambes, se tournant et se retournant, jouant sur l'eau comme des poissons frétillants. C'est là que le scandale aurait pu éclater. Noble Burlamacchi entendit-il de grosses injures sortir de la bouche des lingères ? Les a-t-il seulement entendues ? Le texte des *Registres du Conseil* ne le dit pas et nous prive du même coup des expressions ordurières du temps. Non, le texte du 4 juillet 1720 est plus discret. « Il se pourrait cependant que ces femmes, par un principe de pudeur naturelle, disent de grosses injures à ces garçons, d'où surviendrait alors quelque scandale… Sur quoi, M. l'auditeur Calandrini s'est chargé d'en informer Messieurs de la Justice pour y donner ordre. »

1892

Le scandale, tout le monde le comprend, peut éclater avec le juron, car le juron doit être puni, qu'il soit masculin ou féminin. La nudité n'est que la cause du juron et ces « Messieurs de la Justice » n'auront qu'à forcer les « jeunes garçons » à se baigner dans le bras droit du fleuve. D'ailleurs la coutume persistera et se prolongera très longtemps du côté de Saint-Gervais puisque le père du journal *Guguss'*, Louis Bron, en décrit les détails en 1931 : « Une diversion pendant la bonne saison, c'était la descente des baigneurs, à la fin de la journée. Certains se jetaient à l'eau dès le pont de la Machine. C'étaient les audacieux ! Puis d'autres se déshabillaient dans la maison sise au bas de Coutance et donnant sur le quai des Frises. De là ils plongeaient depuis le deuxième étage. D'autres partaient du quai du Seujet et enfin une autre catégorie d'audacieux étaient ceux qui se déshabillaient sur le pont de la Coulouvrenière et plongeaient depuis là ! » Ces souvenirs s'achèvent avec ce détail final surprenant qui paraît hérité du docteur Tronchin et de Rousseau : « Du reste la plupart des habitants à cette époque avaient horreur des bains du lac, trouvant que l'eau y étaient trop chaude ! »

Il n'y a pas de morale à tirer de ces histoires, mais quelques remarques brèves. La première concerne la tolérance de la nudité dont un historien genevois du XIXe siècle, croyait se souvenir qu'elle avait disparu complètement à Genève vers 1830. Ah, la triste Révolution de Juillet ! La seconde a trait aux jurons de Genève sur lesquels la censure du XIXe siècle a exercé ses ciseaux et pratiqué les points de suspension. Qu'en est-il des bains de minuit ? Beaucoup d'obscurité plane encore sur ce sujet. Enfin, rappelons cette différence toute spécifique à Genève et qui fait comprendre mieux la différence entre le mal et son remède. Selon une vieille coutume déjà citée au XVIe siècle, lorsqu'un incendie éclatait on criait partout : « au feu ! au feu ! » et à Genève « à l'eau ! à l'eau ! ».

Bienfaits et dangers de l'eau

Le bain selon le docteur Tronchin, Jean-Jacques Rousseau et Merle d'Aubigné

« Tant que les Romains, au sortir du Champ de Mars, allaient se jeter dans le Tibre, ils furent les maîtres du monde; mais les bains chauds d'Agrippa et de Néron en firent peu à peu des esclaves. [...] Apprenez par là, jeunes gens, ce que peut l'exercice pour la santé du corps et celle de l'âme...» C'est ainsi qu'en 1766 s'exprimait un Genevois célèbre devant un auditoire d'étudiants de l'Académie de Calvin. Son nom est resté dans l'histoire de la médecine européenne du XVIIIe siècle, non pas pour quelque découverte extraordinaire, mais pour son engagement dans la pratique de l'inoculation de la variole, une pratique controversée et finalement abandonnée au profit de la vaccination au XIXe siècle. En 1766, Théodore Tronchin (1707-1781), s'apprêtait à partir pour Paris où il fut le premier médecin ordinaire du duc d'Orléans et la coqueluche de la noblesse parisienne. Il était l'ami de Voltaire, de Diderot et s'était déjà brouillé avec Rousseau qui finit par le qualifier de «saltimbanque» et de «jongleur». Auparavant, les deux hommes s'étaient retrouvés sur un terrain commun: celui du retour à la Nature et les préceptes du «docteur Tronchin», ses idées sur la vie saine, les bains froids, la diète et l'air pur qu'il recommandait à ses patients trouvaient un écho amplifié dans les chapitres de l'*Emile ou de l'éducation* que Jean-Jacques fit publier en 1762, ouvrage brûlé à Paris comme à Genève la même année. Au caractère spartiate et républicain de l'éducation, Rousseau introduisait l'apprentissage indispensable de la nage. «Dans l'eau, si l'on ne nage, écrit-il, on se noie, et l'on ne nage point sans l'avoir appris [...] Emile sera dans l'eau comme sur la terre. Que ne peut-il vivre dans tous les éléments! Si l'on pouvait apprendre à voler dans les airs, j'en ferais un aigle; j'en ferais une salamandre, si l'on pouvait s'endurcir au feu». Des quatre éléments, seuls la terre et l'eau peuvent être «naturalisés» par l'homme du siècle des Lumières, mais depuis lors les vertiges de l'air, le vieux rêve de Léonard, est devenu possible grâce aux planeurs, aux parapentes et autres inventions.

Apparemment, Rousseau ne connaissait pas l'ouvrage de Melchisédech Thévenot intitulé *L'art de nager*, paru à Paris en 1696 avec des illustrations sur les mouvements du corps dans l'eau. Celui-ci croyait que «l'homme nagerait naturellement, comme les autres animaux, s'il n'en était empêché par la peur qui augmente le danger». Jean-Jacques, quant à lui, évoquait aussi et connaissait parfaitement les biographies des hommes illustres. Il savait combien César et Alexandre étaient de grands nageurs devant Jupiter et Zeus. La mort de Rousseau, en 1778, fut celle de sa résurrection dans la ville de Calvin. Son œuvre fut citée comme les versets de la Bible, des clubs en firent leur idoles, on inventa son lieu de naissance qui ne pouvait être que dans le quartier des horlogers de Saint-Gervais. Il existe même une gravure intitulée *La résurrection de Rousseau* où l'on voit le philosophe sortant de son tombeau de l'île aux peupliers d'Ermenonville et sur l'eau de petits nageurs nus, tendres allusions au texte de l'*Emile*. Or, parmi les «rousseauistes» convaincus, il en est un qui se fit l'interprète du précepteur d'Emile. En 1789, en effet, Aimé-Robert Merle, le père de l'historien la Réformation, Merle d'Aubigné, faisait l'acquisition d'une propriété au bord du lac, connue sous le nom de *La Graveline*, au bas l'actuelle rue Merle-d'Aubigné. La même année, il annonçait l'ouverture de la première école de natation de Genève à quelque 150 mètres en aval des Bains Lullin.

Armand Brulhart

La Résurrection de Rousseau, gravure de Christian Gottlob Geissler

Lettre adressée aux Rédacteurs.

MESSIEURS,

Chaque année en ramenant la saison des bains, prépare à tous les pères des raisons de trembler; & tel homme qui, au printems, se considère comme le plus fortuné, se trouve en automne être le plus malheureux; que dis-je! il vient de presser contre son sein ce fils chéri, sur qui il fonde ses espérances, & dans l'instant qui suit, ce fils bien-aimé n'est plus qu'un cadavre. Il n'est point d'année, où plusieurs pères de famille n'aient à répandre des larmes amères sur la tombe de leurs enfans; & par quelle fatalité, victimes des eaux depuis plusieurs siècles, n'avons-nous trouvé aucun moyen d'y remédier? Empressons nous de prévenir des malheurs qui déciment toutes les années la plus brillante jeunesse, l'espérance de la République.

Avec les plus belles eaux pour les bains, aux Eaux-vives, il est impossible d'en profiter; quel est le jeune homme qui ignore les difficultés qu'il essuie pour se rendre au bord du lac, dès la porte de la ville jusques chez M. l'ancien Auditeur Salard; en conséquence, obligé de s'éparpiller dans des rives lointaines, désertes, & souvent dangereuses, cette malheureuse jeunesse devient la proie des eaux.

Comme il seroit aussi impossible que dangereux & nuisible, d'empêcher les jeunes gens de se baigner, il ne reste plus qu'à les attirer dans un lieu où l'on puisse veiller à leur sûreté, & où ils soient avec agrément, & c'est ce que je me propose, 1°. d'établir des bains au bord du lac aux Eaux-vives, où l'accès par terre soit aisé, où les bords agréablement ombragés mettent les baigneurs à l'abri du soleil, où les enfans renfermés dans un clos fait exprès, soient à l'abri de tout danger; où un homme se trouvera tous les soirs pour leur apprendre à nager, & où tout nageur aura l'assurance d'être secouru en cas d'accident.

L'achat & les fraix d'un pareil établissement monteront, suivant le devis ci-joint, à environ 1100 Liv. L'entretien de l'établissement coûtera par an, conformément au compte ci-joint, 30 Liv.

Il reste ensuite à compter le salaire de l'homme qui leur apprendra à nager; je ne doute point que l'amour paternel, soutenu du Patriotisme, n'assure à cet établissement des ressources avec lesquelles il pourra soutenir cette dépense, & qui lui procurera le précieux avantage de conserver à la République ses enfans, & de tarir d'avance la source des pleurs que tout père peut avoir à répandre sur leur perte.

Si je suis assez heureux pour que mes Concitoyens approuvent mon Plan, vous aurez la complaisance d'annoncer que la souscription sera ouverte chez moi au Perron N. 154, & que je me mettrai sur-le-champ à réaliser ce projet.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MERLE D'AUBIGNÉ.

Journal de Genève du 17 mai 1789

Au début de l'année 1793, un jeune Saxon de vingt-trois ans, Christian Auguste Fischer (1771-1829) se rend à Genève afin d'y poursuivre ses études. Les notes qu'il laisse relatives à la vie quotidienne permettent de se faire une idée sur l'art de vivre en plein air dans cette localité. Ces notes ont été traduites en 1941 par Frédéric Barbey dans un livre intitulé *Les pierres parlent*, paru à Lausanne chez F. Rouge.

Port de Genève en 1825. Centre d'iconographie genevoise

Se baigner et s'amuser à Genève à la fin du XVIIIe siècle

« Vous avez bien entendu parler du riche et célèbre docteur Tronchin, chez lequel on accourait de Paris, comme auprès de l'Esculape d'Épidaure… Eh bien ! ce docteur Tronchin ordonnait uniquement à ses malades hypocondres ou hystériques un régime froid, du lait, et des bains du lac. *Le lac, se plaisait-il à dire, est la vraie source de la jeunesse, de la santé et de la force.* De cela, les Genevois et les Genevoises semblent bien se douter, car nulle part ailleurs n'utilise-t-on les bains avec plus d'empressement et de joie, nulle part on ne trouve plus d'occasions d'en prendre. D'abord, quelques mots, sur les bains du lac. Vingt pas avant la Porte-de-Rive, le lac baigne les remparts. Déjà là, vous trouvez une place agréable, tandis que vous pouvez vous cacher derrière les baraques. Si vous voulez aller plus loin, vous suivrez le chemin qui s'éloigne transversalement. Voici, à main gauche, de cent mètres en cent mètres, plusieurs sentiers conduisant tous au lac ; vous pouvez y choisir une place. Mais si vous désirez être tout à fait invisible, eh bien ! continuez toujours tout droit ; là, soudain le lac s'étend devant vous. Vous êtes arrivé aux Bains Lullin, parce que la campagne d'un Monsieur Lullin n'en est pas éloignée.

Quelques arbres très touffus, d'un épais feuillage, vous offrent leurs ombrages ; quelques bancs de pierre vous invitent à vous asseoir. Descendez au rivage, allez vers un mur qui borde le lac, et derrière lequel vous pouvez vous cacher ! C'est un bel emplacement, commode, comme vous le désirez, et où je vous engage à rester. II y en a encore d'autres. Voulez-vous aller vous baigner sur l'autre rive ? Sortez par la Porte-de-Cornavin, suivez la route des Pâquis. Vous trouverez derrière les murs des jardins plusieurs endroits solitaires que vous apprécierez après votre longue course. Tous ces emplacements sont fort recherchés à la période des bains, du commencement de mai à fin octobre.

Aux Bains Lullin, vous trouverez souvent deux cents personnes réunies. Une petite partie est occupée à s'habiller ou à se déshabiller, mais la plupart des baigneurs ne sont pas plus vêtus qu'à leur sortie du sein de leur mère ; à part un bonnet de caoutchouc ou un simple mouchoir, ils n'ont même pas une « feuille de vigne ».

Quel tumulte ! Quels cris ! Là-bas, l'onde écume sous les coups de deux nageurs, ici, un douillet qui craint l'eau est plongé de force jusque par-dessus les oreilles. Là-bas, deux baigneurs se sont confortablement assis dans l'eau, jusqu'au menton et conversent sur les fonds français et sur la guerre. Un troisième nage, inaperçu, jusqu'à eux ; les tire par les jambes, en les faisant enfoncer, et disparaît en éclatant de rire, tandis que les autres, en le maudissant, s'efforcent de revenir à la surface de l'eau. Un autre groupe prend gravement son goûter ; arrive un couple de mauvais plaisants ; d'une main vigoureuse, ils font plonger ceux qui s'apprêtaient à manger, et les restes du goûter flottent sur l'eau ; une lutte s'engage entre propriétaires et délinquants.

Sur la rive, l'un cherche sa chemise, qu'un farceur lui a cachée ; un autre s'aperçoit que ses bas ont été échangés ; celui-ci ne peut retrouver ses caleçons, celui-là se lamente en réclamant ses souliers. L'un est sans chapeau, l'autre cherche ses jarretières, un autre court affolé parce qu'on lui a rempli sa chemise de poussière. Celui-ci s'est écorché le bras, cet autre a perdu sa bourse et un autre a des éclats de verre dans le pied. Ce sont des allées et venues, des cris, un vacarme comme si tout le lac devait se vider.

Et cette bacchanale – c'est l'expression des Genevois – commence régulièrement à quatre heures de l'après-midi. A cause de ce spectacle, aucune dame comme il faut ne se permet cette promenade durant le bain. Si donc un étranger proposait une promenade aux Eaux-Vives, on serait un peu embarrassé de lui répondre. Déjà sonne la cloche du soir ; déjà retentit sur les remparts le tambour, signal de la fermeture des portes. Chacun se hâte vers la ville ; plusieurs bateaux, remplis souvent de baigneurs à moitié vêtus, voguent vers le port.

Au Rhône, les installations de bains ne sont pas du tout aussi confortables. Si vous connaissez le fort courant du fleuve, vous comprendrez cela facilement. Comme cependant beaucoup de personnes préfèrent l'eau froide du Rhône à l'eau tiède du lac, elles vont se baigner à la Tour-des-Jardins. Toutefois, je ne voudrais pas vous conseiller de vous risquer au hasard à cet endroit. Si vous choisissez de préférence des bains couverts – et il y en a assez – vous n'avez qu'à vous arrêter devant la maison qui porte l'enseigne : *Bains froids*. Vous trouverez alors dans le fleuve des constructions de planches, couvertes d'un toit à défaut d'abri, vous vous baignerez sans danger parce que le terrain est sûr. Quelques-uns de ces bains forment une anse dans les rivages et sont ombragés de grands arbres. Vous verrez, par exemple, un emplacement très poétique en face de la colline de Saint-Jean.

Les eaux de l'Arve ne sont en réalité que de la neige et de la glace fondues. C'est pourquoi ces bains peuvent, en certains cas, servir de fortifiant. Il y a un bon emplacement à la Tour-des-Philosophes. Il faut être très prudent dans les autres endroits, l'Arve étant encore plus rapide que le Rhône et ayant des fonds moins sûrs. Du reste, celui qui veut prendre de ces bains doit s'y préparer graduellement par les bains du lac et du Rhône. L'eau paraît encore si froide, qu'on ne peut y rester plus de dix minutes.

Celui qui désire ne pas se baigner en plein air a à sa disposition des établissements de bains. Vous en verrez à Saint-Gervais, dans la partie du faubourg placée entre les deux bras du fleuve et qui se nomme l'Ile, et aussi dans la rue Derrière-le-Rhône à droite avant le premier pont qui conduit à Saint-Gervais. Ces maisonnettes sont pareilles à un petit hangar. Quelquefois, il s'agit seulement d'une cloison de planches adossées à une maison construite sur pilotis dans le fleuve. La plupart peuvent être montées ou baissées suivant la hauteur des eaux. La plus grande est située vers la fabrique Fazy, au milieu du Rhône ; elle est reliée au rivage par un petit pont. Elle est si vaste que dix-huit personnes et davantage peuvent se baigner agréablement ensemble, et quelques-unes même nager. Mais on s'y ressent de la privation de l'air libre et du soleil, ce qui oblige les personnes délicates à leur préférer les « salles de bains ». Dès que s'ouvre la saison des bains, on annonce plusieurs de ces salles dans la *Feuille d'Avis*. Les plus réputées et les plus courues sont les bains d'un certain sieur Grobéty. Sa maison est située au bord du Rhône ; des chambres et du balcon supérieur, la vue est admirable, toute la rive jusqu'à la pointe de Cologny et le port d'un côté, le pont du Rhône, une partie de Saint-Gervais, les établissements des Pâquis, Sécheron de l'autre, l'eau limpide devant vos yeux, à vos pieds le bouillonnement du fleuve. Ne choisissez aucune des salles de derrière ! Prenez les numéros un à quatre, et vous aurez cette vue de votre baignoire. Dans une de ces cabines, vous trouverez toutes les commodités, jusqu'au ruban pour relever les cheveux ; rien n'est oublié. La baignoire en cuivre étamé est chaque fois dissimulée par une housse en toile blanchie. Tout est blanc et propre.

Et maintenant, vous vous installez confortablement dans votre baignoire, le soleil pénètre joyeusement par la fenêtre, vos regards se perdent sous les verts coteaux, vous entendez le clapotis de l'eau et les chants des fillettes qui s'ébattent au-dessous dans un établissement de bains. Si vous avez un ami avec vous, vous prenez une salle à deux baignoires. Si celles-ci sont toutes occupées, vous pouvez avoir deux salles communiquant entre elles ; les parois des pièces sont percées d'une ouverture à coulisses et vous pouvez bavarder à votre aise. Vous pouvez avoir du thé ou toute autre boisson. La femme Grobéty, qui s'occupe de tout, est une femme très brave et très tranquille, qui élève parfaitement ses enfants. Vous jugez de ma surprise en la trouvant avec l'*Emile* de Rousseau dans les mains. Chez Grobéty, on peut se baigner en toute saison. »

Les Bains Lullin, sépia de l'ancienne collection Guillaume Fatio, vers 1820 (d'après *Nos Anciens et leurs œuvres*, 1911)

Christian August Fischer
Über Genf und Genfer-See, Berlin, 1796
Extrait du chapitre « Genève révolutionnaire »
Traduit par Frédéric Barbey

Voir également : Serge Arnauld, *Genève – Oser paraître. Mentalités, goûts et mœurs au regard du théâtre*, Place-Neuve, 2004. Association Place-neuve, case postale 156, 1225 Chêne-Bourg, www.place-neuve.ch

Curiosités lémaniques

PHILIPPE CONSTANTIN

B

Bise

La bise. Encore et toujours la bise. Elle nous vole les saisons et les beaux jours. Bien sûr, au contraire du vent, elle ne brasse à ce bout du Léman que les eaux de surface, nous laissant une eau égale en température bien que sale et boueuse.

On peut alors à la rigueur, comme le font les enfants, s'amuser à se prendre pour un avion, un cerf-volant ou un goéland, planant ainsi, presque immobile, dans son souffle agité. Il n'y a que les oiseaux qui s'en réjouissent vraiment je crois, surtout quand cette bise dépose sur la grève les milliers de carapaces moribondes d'écrevisses, qui se sont trouvées comme essorées par les vagues et rejetées sur les galets.

Mais la vérité est que la bise rend fou. Elle est comme un vin blanc trop jeune, comme une féerique verte trop zinguée, comme une tisane grise de trop de pavot.

Il faudrait retourner loin dans le temps et loin de nos rives lémaniques pour recouvrer la Raison. Il faudrait, empruntant la machine à remonter le temps, se transporter à Saint-Gall au seizième siècle et relire cette loi du bourgmestre d'autrefois : ayant considéré que la bise rend fou, les jours où celle-ci se manifestera, les employés seront tenus de rester chez eux et de ne pas travailler.

Voilà ce que j'appelle ne pas avoir du vent entre les oreilles.

M

Méduse

Méduse. Nom féminin, 1754, selon la mythologique Méduse, femme à la chevelure de serpents et dont le regard pétrifiait celui qui la regardait.

Nul besoin de présenter la terreur des plages et de ses estivants. Mais, à l'instar des marées, il est bon de se rappeler que celle-ci peuple aussi nos lacs. L'animal, heureusement, est à l'image de nos eaux, doux et petit. Si petit qu'il n'est pas aisé de le découvrir. Rare de plus, puisqu'il n'apparaît que sous certaines conditions bien spécifiques de température que l'on atteint qu'exceptionnellement. Le reste du temps, pendant des années s'il le faut, la méduse hiberne sous les fonds limoneux, sans autre préoccupation d'attendre des saisons plus chaudes. Rien à craindre donc de ce côté là et nous pouvons patienter et espérer le retour des beaux jours.

P

Puce de canard

Les puces de canards ne sont pas le seul fléau de notre lac. Chacun, à sa façon, cherche leur éradication. Faucardage intensif des plans d'eau, cueillette et assassinat en masse des escargots (vecteurs de ces sicaires cercaires), rouleaux compresseurs subaquatiques pour écraser toute cette vie dans un vaseux génocide, extermination pure et simple des canards. Pan, pan ! Et quoi d'autre encore ?

Rien ou presque.

Sinon que l'on a une fois de plus oublié la science des anciens qui, à Lausanne au quinzième siècle, l'avait mise en pratique contre les sangsues. Selon les sources, celles-ci détruisaient tant de poissons que les pêcheurs n'en avaient plus de vivants à prendre dans leurs filets. Elles se gavaient de cette chair, la corrompant à jamais comme la chair peut corrompre les hommes.

En 1421 donc, l'évêque de Lausanne promulgua tout simplement l'excommunication de ces sangsues qui, dit-on, se retirèrent en un autre lieu et que l'on ne revit plus.

Ah si seulement l'église, aujourd'hui encore, savait excommunier les trop fébriles sangsues du giron de certains de ses prêtres, nous pourrions bien alors nous accommoder de quelques puces, fussent-elles savantes ou de canard.

R

Régulation des eaux

372 mètres. Rien de plus ni de moins, ou presque. Voilà la hauteur du Léman depuis 1884, suite aux plans de régulation des eaux. Digues, barrages, déviations des cours et des lits des rivières. L'homme en a décidé ainsi, mettant un terme aux fluctuations de la nature et à ses fantaisies. Finies donc les crues qui dévastaient tout, qui montaient sur les quais et baignaient les maisons trop proches.

On s'autorise quelques variations subtiles. Il faut tenir compte des pluies, de la fonte des neiges, des besoins en énergie des entreprises qui font tourner leurs machines avec l'électricité des barrages hydrauliques.

Mais en 1854, c'est une autre histoire. Une histoire de sécheresse hivernale qui vide nos lacs. Une baisse considérable de quelques mètres et qui, levant le voile sur des berges riches en artefacts archéologiques, permettra de créer une nouvelle identité nationale jusque-là en mal d'unification. Le Grütli est trop loin de Genève, le bailli Gessler et Guillaume le Fou trop germaniques pour séduire le Tessin.

L'idée Suisse se construit exclusivement autour de son centre alémanique. La baisse des eaux vient à point nommé et révèle une histoire différente. De Zurich à Neuchâtel, du Léman aux lacs tessinois, les mêmes pieux surgissent, les mêmes pointes de flèches taillées dans un idoine silex, les mêmes tessons de poterie, les mêmes objets de bronze.

La civilisation des lacustres naît.

L'industrieux et entreprenant helvète ne s'y trompera pas, fondant partout des entreprises de faux qui nourriront nos musées et les collections privées d'amateurs « éclairés ».

L'ouvrier lapidaire ne participe plus à l'élaboration de maisons ou de monuments ; il taille dans le silex l'idée d'un pays, bientôt reprise par tous les peintres et les écrivains, par tout le petit monde des intellectuels propres à façonner sinon les mythes, du moins l'Histoire d'une nation.

La Suisse sera donc le centre d'un monde lacustre, essaimant partout en Europe les symboles d'une gloriole archéologique qui ne lui appartient pas. Elle se voudrait, au-delà des peuples, diffuser l'idée de son unicité.

Le mot d'archéologue n'existe pas alors. On parle d'*antiquaires*. Le zurichois Ferdinand Keller imagine des villages sur pilotis, inspiré par l'imagerie ramenée par les ethnologues, curieux voyageurs, revenus de l'Océanie. La réalité de l'autre bout du monde semble s'appliquer sur nos berges.

On réédite l'exploit pour ne pas perdre cette mémoire en construisant à la même époque des bains sur pilotis, dont certains témoignent encore de cette rêverie.

La réalité, on l'aura compris, est bien différente. Ce ne sont que des hameaux sis entre deux crues. Des villages plantés dans le sol fertile, des échelles qui descendent de ces espèces de mayens balnéaires pour rebondir sur la terre ferme. L'expérience a appris aux hommes d'alors que la nature est capricieuse. Il arrive que le lac se gonfle, qu'il se rengorge et fasse le coq, que ses eaux montent plus haut qu'on ne le voudrait. Il faut s'en protéger, comme on se protège peut-être alors aussi d'une faune par trop invasive et curieuse, avide de ces produits que l'on aura cuit sur le feu ou la braise.

Mais nos mensonges sont beaux. Gardons-les un peu encore. Tout, depuis le début, ne tient que sur un fil. C'est l'art de la broderie et du filigrane. La raison pour laquelle, peut-être, ce pays aura été le modèle que tous, en Europe, essaieront de traduire, sans jamais arriver à l'imiter.

S

Seiche

Seiche. Nom féminin, 1742, d'origine inconnue.

Peu de gens le savent. La plupart n'y croient pas, mais les marées lacustres existent bel et bien. Bien sûr, ce ne sont pas des marnages comme ceux que l'on connaît en Bretagne. La Suisse, pays microscopique s'il en est, industrieux et horloger comme on le sait, ne s'offre que des marées d'une discrétion de banquier. Et pourtant elles sont là, régulières, métronomes marquant de leurs hausses et de leurs baisses à chaque lunaison le rythme du lac. On s'étonnera de cette seiche qu'on croyait uniquement être un céphalopode, se transformer ainsi en un mouvement d'eau, mais l'étymologie ici, ne nous renseigne guère. Nous reste donc à nous laisser bercer par ces infimes amplitudes d'un lac qu'on croyait immobile.

La purification par les ablutions

Va te laver les mains ! Cet ordre venant des adultes lorsque nous étions enfants aurait pu être discuté. Mais il fallait s'exécuter ou faire semblant de se nettoyer au lavabo. Ce n'était pas l'heure de lire la Bible.

Photographie Denis Ponté, Argentine, août 2010

SERGE ARNAULD

Il eut fallu répondre comme Jésus. Lorsque pharisiens et scribes s'adressent à lui et posent la question suivante : « Pourquoi tes disciples transgressent-ils la tradition des anciens ? Car ils ne se lavent pas les mains quand ils prennent leurs repas. » Aujourd'hui encore, Jésus étonne le lecteur des Ecritures quand il explique que tout ce qui entre dans la bouche va dans le ventre puis est rejeté dans les lieux secrets, tandis que ce qui sort de la bouche vient du cœur et *c'est ce qui souille l'homme*. « Mais manger sans s'être lavé les mains, cela ne souille point l'homme. » (Matthieu 15, 1-20). Parler de l'évacuation de l'urine ou des matières fécales et parler de la corruption du langage nourri d'un venin intérieur par opposition à une pratique coutumière, une pratique hygiénique, une pratique religieuse, l'usage de se laver les mains, est un discours stupéfiant.

En effet, les Hébreux ont le devoir de se laver les mains et de les sécher *(mayim richonim)* avant de prononcer la bénédiction portant sur le pain : « Béni sois-Tu, Eternel, qui extrais le pain de la terre » par référence au Psaume 104,14 (Il fait germer l'herbe pour le bétail, Et les plantes pour les besoins de l'homme, Afin que la terre produise de la nourriture). Il est interdit à quiconque et sacrilège de se réjouir des bonnes choses de ce monde sans prononcer de bénédiction. S'abstenir de bénir la nourriture équivaut à voler le Tout-Puissant. La *netilat yadayim*, l'ablution accomplie avant de consommer du pain, exige un effort de l'individu, qui doit verser l'eau sur sa main droite, puis sur la gauche, à partir d'un récipient à large ouverture, à bords lisses, contenant environ 280 cl[1].

A y réfléchir de plus près, l'orientation particulière que donne Jésus est convaincante, plus encore qu'étonnante. Pourquoi ? Parce qu'elle situe le geste dans sa relation à une « vérité » révélée, elle ne l'abandonne pas à une routine respectée : ce que suggèrent les pharisiens et les scribes qui s'emploient à vérifier l'acte et non sa transparence intime[2].

C'est de la même manière que nous pouvons examiner les critères de l'ablution dans l'Islam. Comment faire l'ablution nous apprend qu'il convient : 1) Emettre l'intention de faire l'ablution, mais il n'est pas nécessaire de l'exprimer par des mots. 2) Dire « Bismillah » (au nom d'Allah). 3) Se laver les mains jusqu'aux poignets. 4) Se rincer la bouche et se nettoyer les dents avec un miswak ou une brosse à dents, ce qui était très recommandé par le Prophète. 5) Inspirer l'eau dans les narines et la rejeter. 6) Se laver le visage, de la naissance des cheveux jusqu'au menton en passant l'eau des deux côtés jusqu'aux oreilles. 7) Se laver les avant-bras jusqu'aux coudes en commençant d'abord par le bras droit. 8) Passer les mains mouillées sur les cheveux et frotter l'intérieur et l'extérieur des oreilles avec les doigts. 9) Se laver les pieds jusqu'aux chevilles en commençant d'abord par le pied droit[3].

Le soin de l'ablution doit s'accompagner d'une conscience de ce que l'on fait et cette « attention à l'intention » est très explicite dans les dispositions qui invalident l'ablution, notamment 1) Lorsqu'on fait ses besoins ou qu'on lâche des gaz. 2) Le sommeil profond. 3) La perte de ses capacités mentales par évanouissement, ébriété, usage de drogue, etc. 4) Lorsqu'on touche ses organes sexuels délibérément et avec les mains nues.

[1] *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, Laffont, Bouquins, 1996.

[2] Il y a des circonstances où l'institution du lavement des mains est bafouée par ceux qui l'invoquent en vain dans des conditions spécieuses : transgresser une instruction de Dieu au profit de directives de l'homme.

Il y a une occasion pour que la purification par l'eau soit pratiquée comme « une règle de vie » reçue tel le commandement donné par Jésus lors du lavement des pieds. Ce respect de la tradition d'hospitalité (Genèse 18, 4 quand Abraham lave les pieds aux trois hommes) dans sa transparence intime s'exprime dans Jean 13, 3-17, lorsque Jésus lave les pieds de ses disciples et leur dit : « Vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car je vous ai donné un exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait. »

[3] *Salat. Guide de la prière en Islam*, Albirr Foundation UK, 2008, pp. 10 et 13.

Eviter l'explosion

Le petit pou sait et tous les petits poux savent & le geai d'eau le sait aussi : le jet d'eau genevois est une purge. C'est une histoire de fuite. Une histoire de force motrice, une histoire de pompe et de vapeur, une histoire de trop plein, de surpression et de vanne de sécurité. La fusée libératoire d'un furoncle. L'échappée belle. La salvatrice débridée d'un muscle d'eau. L'évitement perpétuel de l'explosion. Conjugué par le peuple au plus-que-parfait du dépuratif.

JEAN FIRMANN

Il est né vers 1888 à l'extrémité de la toute neuve usine hydraulique de la Coulouvrenière pour débonder (en propulsant vapeur & eau à trente mètres dans le ciel) les feux excessifs et l'énergie durablement gaspillée par les échoppiers des bords du Rhône, en des temps où Jack l'Eventreur ravissait les nuits de Londres, où la trompe d'Eustache droite de Vincent Van Gogh gravement sous le couteau bleuissait le 24 décembre dans la nuit d'Arles noire d'étoiles, année aussi de la naissance des poètes Fernando Pessoa et Katherine Mansfield, de la naissance encore du parti socialiste suisse, année de la mort d'Eugène Labiche, qui comme son papa ne fabriqua jamais que des gros tas de sucre, année de la création d'Alusuisse à Neuhausen… Que la gâchette du monde est sensible, que le monde est sauvage, que les abricots sont fragiles !

Trois ans plus tard, en 1891 donc, le Conseil administratif de Genève fait pschitt ! et décide de transformer le petit jet artisanal, la buse bêtement utilitaire en pure attraction touristique le transportant – âme désormais supposée de Genève – au bout de la jetée des Eaux-Vives au cœur de la rade. A tout prix. Se vendre au monde. Comme Calvin. On connaît la suite.

On célébrait cet événement il y a quelques années et l'on avait installé entre le pont de la Machine et le pont des Bergues un petit jet d'eau qui brandit alors durant quelques semaines son modeste panache à l'intérieur de la rade pour rappeler l'histoire du mythique grand jet d'eau.

Venu du pâquis velouté des gares et m'en revenant, délicieusement pris de vin, rive gauche par le pont de la Machine toute désossée de son âme (car j'y venais jadis entendre bouillonner les anges dans les limonades turquoise du Rhône), je vis un *vidéaste*, asiatique improbable, en train d'armer sa caméra, en train de guidonner sa carabine visuelle à trépied flambant noir pour immortaliser la giclée double des jets d'eau. Œil rivé, sourcils collés au sombre et mat caoutchouc de l'œilleton, il prépare le plus glorieux des panoramiques cadrant serré le petit gicleur pour glisser ensuite doucement par les eaux vertes de la rade vers la droite sur le grand, le vrai, celui qui propulse l'eau du lac en son fameux hennissement de silence à cent-cinquante mètres dans le ciel et qui dans deux secondes remplira tout l'écran. Et détrempera pour la postérité jusqu'au plafond la japonaise chambre noire. Sony soit qui mal y pense.

Je ne suis plus qu'à quelques enjambées de notre Kurosawa du dimanche. Putain qu'il s'applique ! Moteur ! Il filme le premier jet d'eau… puis des deux mains fait pivoter délicatement sa caméra à la recherche du second. Je contemple l'assemblée parfaite, la simple et gracieuse intelligence de ce travail et soudain, sans avoir eu le temps fût-ce de penser les trois syllabes d'*amstramgram*, sans avoir eu le temps de murmurer même *pidourou talagala*, j'éclate de rire car figurez-vous qu'à l'instant, pour raison de trop forte bise, le grand jet d'eau replie d'un coup son faramineux panache. En quatre secondes, plus rien. Le jet d'eau était. Le jet d'eau n'est plus. Y'avait du jus et y'en n'a plus. La caméra du vidéaste a beau fouiller entre cygnes, colverts et poules d'eau noires les peaux vertes de la rade, elle ne mord plus que du vide. Escamotée l'apothéose ! Rentré en son fourreau le glaive d'eau. Stupéfait, frustré, les mèches noires méchamment trifouillées par la bise, le méticuleux vidéaste qui vient de gifler nerveusement trois fois sa caméra supporte mal la largeur amusée de mon sourire. Mais finit pourtant par éclater de rire. Jaune. D'un bien beau jaune, il faut le dire.

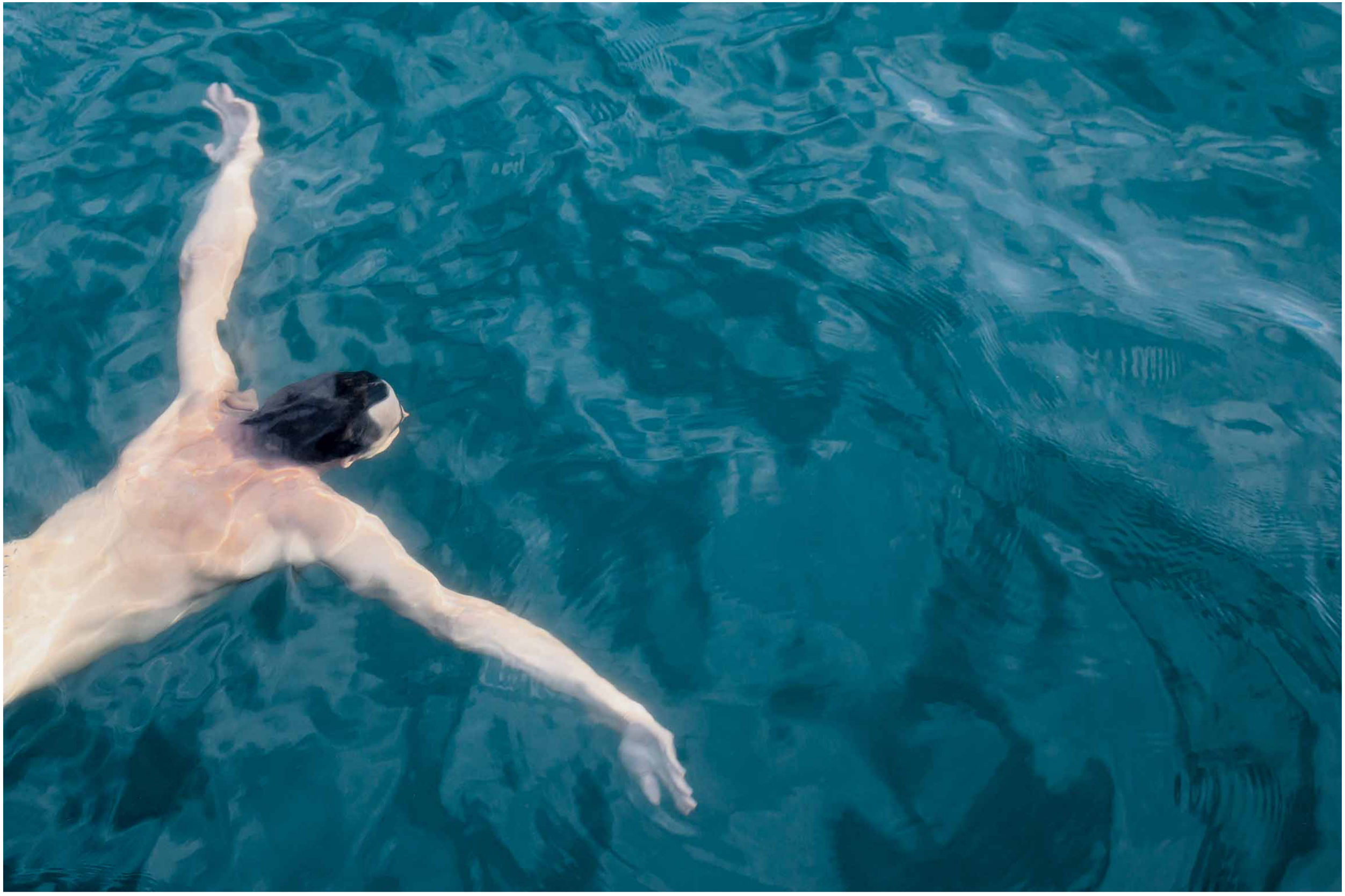
Autre mythe improbable sur les quais de rive gauche : la pendule. Qui ne la connaît misérablement plaquée comme en une guerre civile sur son sinistre talus de ciblerie à l'entrée du jardin de l'Anglais ? On se demande où sont les mitrailleurs, où sont les sacs de sable. Et les deux mètres cinquante d'envergure de son aiguille des secondes, la plus longue du monde à en croire le bouc des guinesses ? Pour l'aiguille des heures et pour l'aiguille des minutes, si l'on ne fait ni chanter sur la muraille le canon, ni trois fois tonner par l'internet le coq, c'est qu'il doit y avoir plus grand et plus costaud ailleurs. Il n'empêche que malgré ses 65 ans, l'horloge fleurie (quasi-contemporaine – et leur commun Botox en témoigne – de la poupée Barbie), ravit les foules, les scotche, les aimante. Va savoir pourquoi ? et contemplant les nuées qui viennent dans les gélatines argentiques ou les pixels numériques y prendre – mines ravies & regards niais – depuis des ans la pause, je me demande ce qui en elle si puissamment peut bien séduire.

Un dispositif horloger savamment bricolé en environnement humide, quoi de plus banal pour une cité horlogère ? Un cadran fleuri par des dresseurs de joubarbes & autres éleveurs de succulentes rouges, la belle affaire, y'a des jardins partout. Et cent mille jardiniers intelligents à leurs alentours. Pourtant ne vous avisez pas de toucher si peu que ce soit à l'ordre convenu de ce fieffé jardinet. En cette année 2010, baptisée « année de la biodiversité », les jardiniers de la ville, en l'audace arborescente qu'on leur connaît, ont ensauvagé en vert et bleu dès le premier printemps le tapis végétal du sacré cadran. Une vraie prairie d'Helvète qu'ils en ont fait. Mal leur en prit. Le bon peuple durable, tétanisé par l'inconnue craigneuse des lendemains qu'on sait qu'on mérite, ne tolère pas qu'on plante si rêche foin, corolles si modestes, herbes si folles, luzernes si trèflues, bleuets si bleus en si saint lieu. Pas assez arrogant, pas assez tape-à-l'œil, pas assez fidèle à la tiédeur moisie des souvenirs. Il a bien fallu sous la menace populante en revenir aux banzaïs de géraniums et aux dérivats d'edelweiss que monopolisent à prix forts au village de la Terre les assassins de Monsanto. Sous la pendule à l'heure. Les trois aiguilles menottées dans le dos.

Tapant *deus* sur google, plus de trente-trois millions de références en 0,21 seconde, (contre 529 millions en 0,08 secondes pour *sex*) en rangs serrés s'affichent. Essentiellement bien sûr *deus* ça disait dieu en latin (et jusqu'en leurs catacombes, ils s'y connaissaient en dieux les Latins). Mais à Genève, le divin nom devient vulgaire sigle. En effet – détestable arrogance & orgueilleux aplomb – l'acronyme DEUS désigne ici un des organes du Conseil administratif de la ville aujourd'hui du lac au bout : le Département de l'environnement urbain et de la sécurité. Urticariante honte jusqu'aux muqueuses à ses tristes tenanciers ! Des maniacos de la poutze, des dépressifs de la tornade blanche, des récureurs de tags, des champions de la maigreur humaine, des bayards éblouis de la convivialité et du béni-oui-oui. Point d'âme, de grâce, mais juste eau de Javel et que la ville soit propre. Que son squelette jusqu'à la moelle du dernier os de la cathédrale soit blanchi. Que les rives de sa rade soient lisses. Jusqu'au trognon, qu'elles soient briquées. Qu'on mette des croix suisses sur les sacs à poubelle encore et toujours de plus belle. Qu'on n'y voit plus de ces bateaux sur chevalets exhibant à tous & jusqu'aux enfants même, la finesse obscène de leur museau, la puissance rauque de leurs flancs, la peau de leur ventre qui dans des odeurs de sel et de goudron pourraient bien un jour affronter les risques joyeux de la mer. Ni de ces cabanes brinquebalantes de pêcheurs. De ces filets glués d'algues, de ces filets brillants d'écailles. Ni de ces échoppes hétéroclites de limonadiers. A tout prix unifier la gargote ! Mais diable que s'obstine-t-on ainsi à vouloir expurger ? Quelle vivacité créatrice, quelle spontanéité, quelle intelligence furtive, quel engouement de vivre libre, quelle odeur de châtaigne, quel surgissement novateur *DEUS* craint-il ?

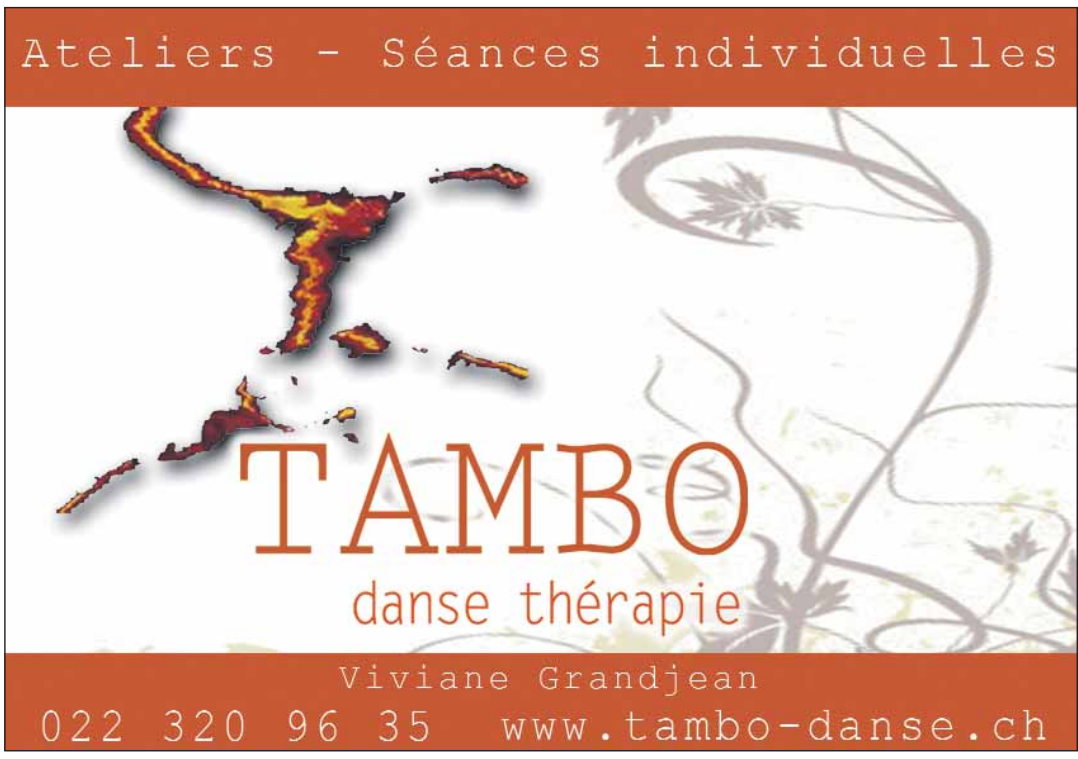
Il faut dire qu'en lisseurs d'âme, qu'en raboteurs de têtes qui dépassent jusqu'au fond de soi-même, qu'en tétaniques ratatineurs d'exister, les partisans de la future plage à Cramer ou du moins leurs émissaires en communication ont fait très fort cet été. A coups d'affiches, de papillons et de flyers, à coups de dessous de bière et de sets de table, à coups de dessous de table et de sets de bières, ils ont vanté la plage future en un graphisme post-fasciste et des images saintes & molles qui montrent comment les légionnaires bourgeois sentant bon le sable chaud torturaient de médiocrité l'âme dans les années 1960 des adolescents qui pour la première fois voyaient la mer.

D'abord tu la sens venir. Sur l'autoroute encore. Tu sais qu'elle est là à trois vagues de dune derrière ce bosquet de pins parasols ronds comme des éléphants au tronc frappé d'ivoire et les branches cisaillés de cigales. Et dans le ciel droit au-dessus, miroirs blanchis au feu, la face folle du soleil. Et dans les naseaux ce parfum boréal, ce parfum de cuivre, l'odeur de l'iode. Je te salue monde entier qui de beauté symphonique crépite ! Mais non, viens à la plage. Il fallait alors se soumettre à ce stupide cérémonial, à ce rituel sinistre et balnéaire, mettre le costume. Le costume de bain taillé dans la peau d'un parasol ou crocheté pur coton à la large aiguille par des papis pastis et des mamans copines. Ah douloureux soirs de la peau rouge, ah ces seaux rouges, jaunes ou bleus, ces pelles carrées, ces moules multiformes et le joli tamis tout en plastique mimi que t'a offert Mammie, petit prince moisi des châteaux de sable. Alors vos brouettées de sable rose, vos tapis volés, je les ignore leur préférant les sonores châteaux noirs des enrochements d'aujourd'hui où tonne la nuit en des sanglots profonds et larges l'allégresse grave et la colère terrible de Lord Byron.



FRANCIS TRAUNIG

www.traunig.ch / www.uneparjour.org



Vous avez passé l'été aux Bains des Pâquis?

Passez l'automne et l'hiver à la piscine!

Natation sportive Genève possède sûrement la formule qui vous convient: aquagym, aqua-jogging, école de natation pour adultes et enfants, natation pour tous...

Trois piscines disponibles: Pâquis, Liotard et Contamines

Renseignements et inscriptions:
022 343 40 27 de 16h à 20h
nsg@geneva-link.ch
www.natation-nsg.com

Natation sportive Genève,
Ecole de natation, cours d'aquagym et club de compétition

COURS DE DESSIN ET PEINTURE

L'école Artquarium privilégie une peinture de qualité où l'expression des sentiments est soutenue par la connaissance du langage.

Dessin, modelé, valeurs
Portrait, corps humain
Harmonie des formes
Composition, nombre d'or
Structures et rythmes
Couleurs, tonalité/atonalité
Analyse de tableaux
Classique et contemporain

41, rue du 31 Décembre
tél: 022/786.29.81

www.l-artquarium.ch

Maman prévoit tout!

Même le pire...

Si l'un de mes parents venait à disparaître ou devenait invalide, avec la rente FSMO je pourrais poursuivre mes projets d'avenir.

FSMO: 130 ANS DE SOLIDARITÉ.

C'est parce que "ça n'arrive pas qu'aux autres" que plus de 4000 parents adhèrent à la Fondation FSMO créée en 1872. Aujourd'hui, une équipe de bénévoles compétents poursuit cette œuvre parce qu'ils croient à la solidarité que seule une mutuelle sans but lucratif est en mesure d'offrir à des conditions accessibles à tous.

Rentes mensuelles par enfant	Cotisations mensuelles AGES D'ENTRÉE		
	-35 ans	35-45	45-55
250.-	4.-	5.50	14.50
500.-	8.-	11.-	29.-
750.-	12.-	16.50	43.50
1000.-	16.-	22.-	58.-

Par personne et par enfant.
Les deux parents peuvent cotiser.

Rente jusqu'à 1000 frs par mois

Ça n'arrive pas qu'aux autres!

Vous aussi, cotisez dès maintenant auprès de la Fondation FSMO.

orphelin.ch
022 830 00 50
1872 FSMO
FONDATION DE SECOURS MUTUELS AUX ORPHELINS
SANS BUT LUCRATIF

Berne: Marzili, un courant à suivre

La pratique du bain dans l'Aare est simple et jouissive. Frissons garantis par tous les temps.

FRANÇOISE NYDEGGER

Les Bernois sont généralement des êtres mesurés et peu fanfarons. Mais dès qu'il s'agit de leurs bains, ils s'enflamment. Ils bombent le torse. A les entendre, Marzili, c'est le plus beau bain fluvial du monde. Rien que ça! On veut bien croire que la nage dans l'Aare cristalline est plus avenante que celle pratiquée dans le Rhône. Mais de là à en faire tout un fromage…

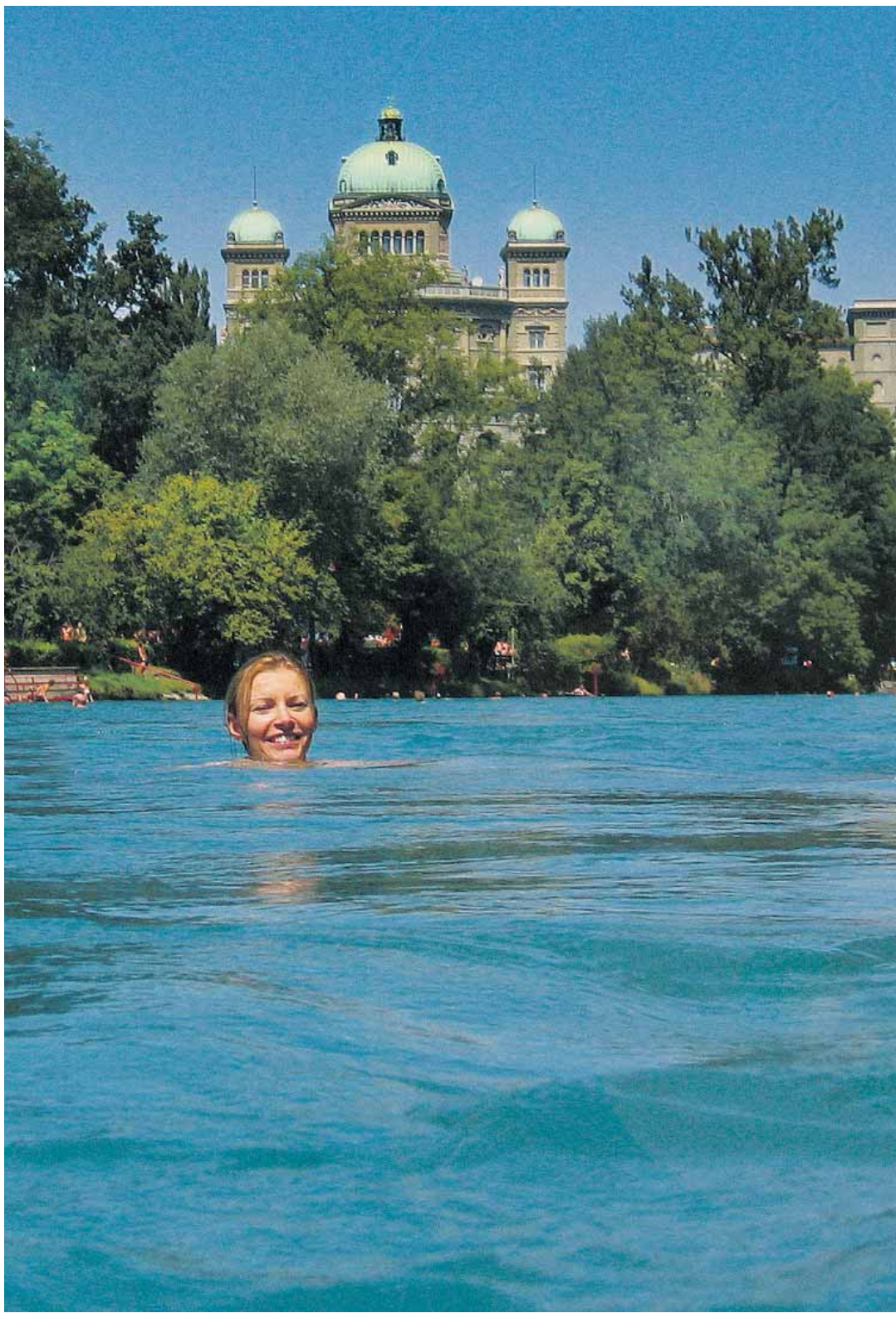
Vous me direz qu'ils se rattrapent comme ils peuvent, les Bernois. Car il n'y a pas l'ombre d'un lac, chez eux. Pas de vaste étendue d'eau changeante au gré du temps. Juste une large rivière qui s'écoule, inlassablement, en faisant une belle boucle autour de la vieille-ville. Une sorte d'appel du pied, pour qui aime se confronter aux éléments naturels.

Depuis 700 ans, semble-t-il, les habitants du lieu goûtent aux joies de ce bain en eaux vives. Et pas du bout des orteils. C'est une activité qui demande de l'implication. Il faut épouser le courant de ses brasses puis réussir sa sortie de scène. Et ensuite remonter à pied toute la distance avalée à la nage. Ou le contraire. Marcher d'abord et se la couler douce après. A la belle saison, on marche donc dans tous les sens le long de l'Aare, en caleçon de bain, sec ou mouillé. Chacun son école. Chacun sa distance.

Sur la carte de Berne, les bains de Marzili sont situés au sud de la vieille-ville, entre le Monbijoubrücke et le Dalmazibrücke, côté gauche. Ils sont accessibles par un chemin piétonnier longeant le cours d'eau, ou depuis la route. Leur particularité: ils sont gratuits. Et cela même s'il y a, à l'intérieur de cette grande surface de loisirs, des piscines tout ce qu'il y a de plus chlorées. Les installations balnéaires, en bois pour la plupart, sont simples à l'usage et sans prétention, avec des cabines individuelles ou des vestiaires à perte de vue. Il y a de l'ampleur ici, de la générosité dans les espaces publics.

Les bains comprennent des zones distinctes selon les appartenances. Version familiale au centre, bains femmes, bains hommes sur les extérieurs. Là, on ne se mélange pas. En été, la grande pelouse est noire de monde, les tables de ping-pong prises d'assaut et les terrasses de buvette bien occupées. En hiver restent les habitués. Les enracinés de Marzili, la peau tannée par le soleil et durcie au froid. On y croise alors des fonctionnaires fédéraux qui viennent prendre l'air tout comme des retraités. Tous les jours de l'année, qu'il pleuve ou qu'il vente, certains octogénaires bon teint font leurs deux ou trois kilomètres de nage dans la rivière, et donc de marche. Voire de course. Ce sont des solides, les Bernois.

Si la pratique de la piscine ne requiert pas de dispositions particulières, celle de l'Aare demande quelques précautions. Des panneaux indiquent aux amateurs que la baignade est réservée aux nageurs expérimentés. Ou qui n'ont pas peur de l'eau, devrait-on dire, car l'exercice ne demande pas des prouesses physiques particulières. Je l'ai fait, c'est dire! Reste que pour un baptême dans l'Aare, mieux vaut se faire accompagner par des personnes ayant un certain entraînement. Non pas que ce soit particulièrement dangereux. Mais il y a des trucs à connaître, surtout en fin d'été, lorsque le niveau de l'Aare descend toujours plus et qu'affleurent les gros cailloux. «Il faut nager *plat*» me conseille Akos, le guide improvisé. «Autrement, on se blesse les jambes.»



berninfo.com

On peut donc entrer dans l'Aare en haut de Marzili et en sortir trois cent mètres après. On peut aussi remonter jusqu'au camping d'Eichholz pour se mettre à l'eau. Ou plus loin encore. Il n'y a pas de règles, juste des envies. L'accès est plus ou moins aménagé, avec des rampes, des escaliers ou juste de quoi se retenir.

A mi-septembre, l'Aare est tout de même frisquette. Mais en quelques brasses, on oublie. Il y a la griserie du courant. Le plaisir de voir défiler le paysage sur les côtés à toute allure, et de s'approcher du cœur de la ville dans le plus simple appareil qui soit. Malgré la splendide perspective, pas question de regarder trop longtemps le Palais fédéral droit dans les yeux. C'est vite trop tard: les deux dernières barrières rouges pour sortir sont juste là, à portée de main, sur la gauche. «Après, il y a encore la possibilité de retourner dans les bains par les deux passages du côté du club des pontonniers» précise le guide. Et si on les rate? «Il y a encore dans le virage des petites échelles tous les cent mètres.» Car après? Après, il y a le râteau. Gloups… Et les chutes.

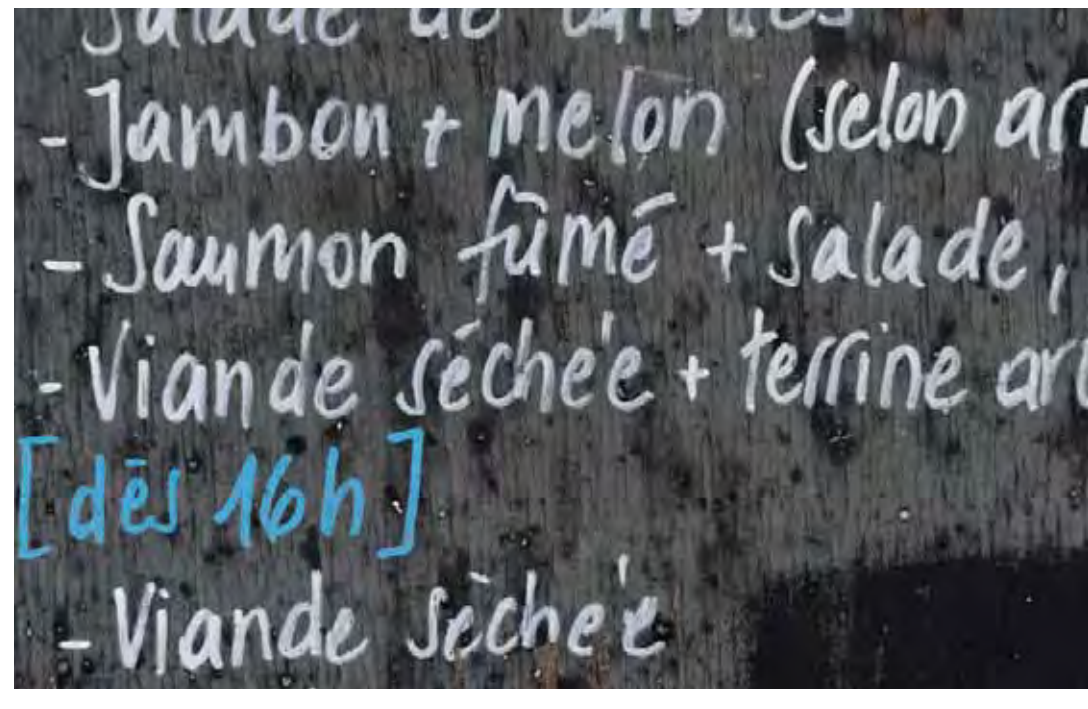
Passé ce point sensible à pied sec, certains nageurs téméraires se remettent dans le courant et poursuivent leur périple aquatique autour de la vieille-ville, se laissant porter par le courant jusqu'à perte de vue. On les suivra, c'est sûr, quand il fera un peu plus chaud. Car l'Aare se prête particulièrement bien à la baignade: son eau est propre, et il ne faut pas la partager avec de gros bateaux, comme c'est le cas dans le Rhin. Au plus fort de l'été, seuls les pneumatiques et les kayaks font concurrence aux hordes de nageurs.

Et à la veille de l'hiver, il y aura encore foule dans l'eau. La *Ziebeleschwümme* aura lieu le dimanche d'avant la foire aux oignons, à savoir le 21 novembre prochain. A ce moment de l'année, la température de la rivière peut faire de 4 à 9 degrés. Quelque 250 participants vont se jeter à l'eau depuis le pont Schönausteg pour parcourir une distance de 650 mètres. Certains seront déguisés. En marmite, peut-être? Il faudrait aller vérifier sur place.

En plein hiver, toutefois, le spectacle se déroule en-dessous du Altenbergsteg. C'est là que se réunit tous les vendredis le *Gförli-klub*, le club des grelottants. Ca ne s'invente pas! Une bonne trentaine de personnes, dont Akos et sa femme, se donnent rendez-vous à l'endroit où la rivière file droit, où il n'y a pas trop de remous. Ils ne s'immergent pas des siècles. L'essentiel, c'est de garder le contact, par tous les temps. L'Aare le vaut bien.

Ils ont peut-être finalement raison, les Bernois.

www.aaremarzili.info



Buvette qui rit, buvette qui pleure, c'est la faute au ramoneur

PHOTOGRAPHIES FAUSTO PLUCHINOTTA

Jeudi 29 juillet 2010, petite journée grisounette à la buvette.

A quatre heures du matin le réveil sonne.Temps frais et pluvieux. Une demi-heure après, les portes grillagées donnant accès au Goléron sont ouvertes. Eva et Viva ouvrent les stores. Apparaissent six musiciens égyptiens fraîchement débarqués du Caire et s'apprêtant à offrir leur art devant 80 spectateurs frigorifiés. A l'abri sous le couvert « hommes », leur musique envoûtante transforme les lieux en Medina. L'arrivée du cuisinier donne le départ de la préparation des plats du jour estimés à une centaine, étant donné la météo « pourâve ». Au milieu de la matinée, la serveuse observe les quatre canards et les vingt-cinq moineaux se disputant un morceau de pain. Pépé cherche en vain le quatrième pour jouer aux cartes. A midi l'ambiance est à la fin de l'automne. Le rideau tombe dans l'après-midi. Les caisses sont vides, les coucougnettes ratatinées.

Dimanche 5 septembre,
dernier beau dimanche d'été

A quatre heures du matin le réveil sonne. Grand beau. Les portes grillagées ont protégé les bains des fêtards. Juka et Edgar passent le jet pour nettoyer la jetée et installent bancs et chaises en vue du concert. C'est alors qu'une vingtaine de joueurs de mandoline excités comme des puces, ainsi que leur chef d'orchestre, débarquent sur la jetée.

500 cafés sont offerts pour le bouquet final des Aubes musicales. Les mélodies des mandolines accueillent le soleil dans une atmosphère viscontienne. Côté buvette huit serveurs au petit déjeuner, quatre personnes au plat du jour, trois aux salades, deux à la vaisselle, deux en terrasse jusqu'à midi. Les assiettes de filets mignons aux morilles s'arrachent durant toute la journée. En début de soirée une petite pluie dépeuple les bains. Plus aucun pigeon au bar. On ferme à 20h. Les caisses sont pleines, les couilles en or.

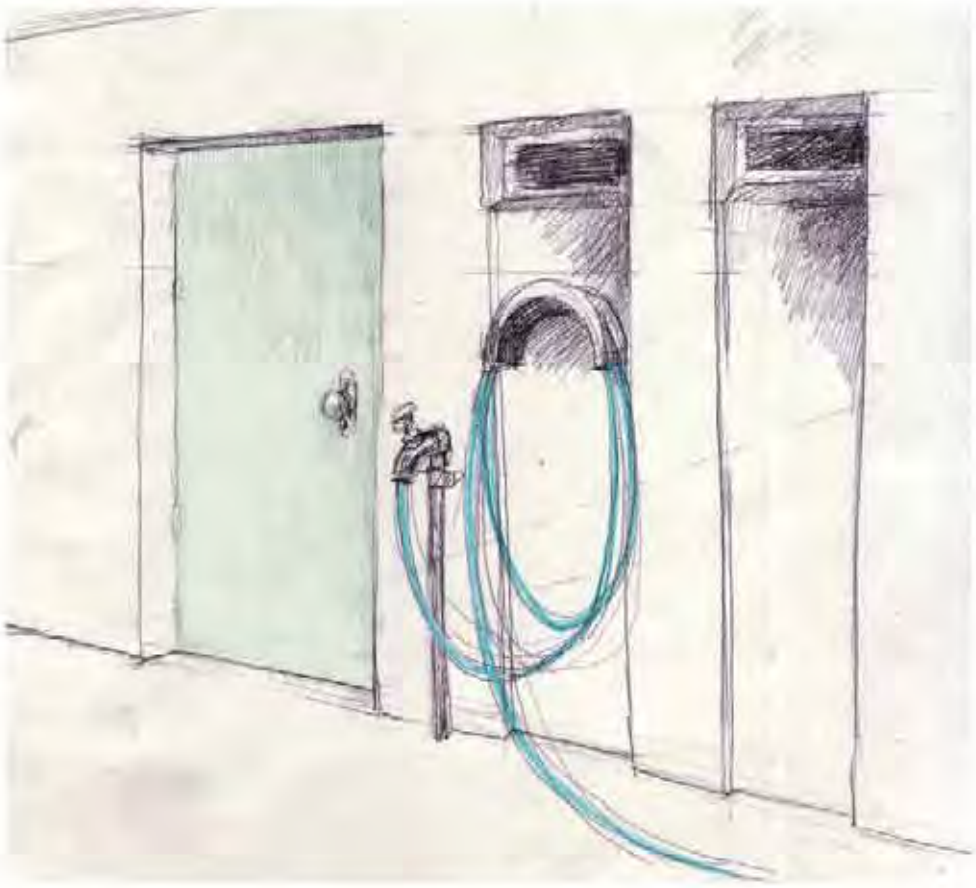
Au mois de juillet soixante personnes vaccinées et bien douchées ont été salariées. Elles ont œuvré pour chatouiller les papilles des usagers dans une cuisine minuscule, obsolète, aux normes ISO 200. Douze personnes en moyenne ont improvisé, jour après jour, une chorégraphie pour 22 m². On a compté jusqu'à seize serveurs en même temps dans un espace lilliputien.

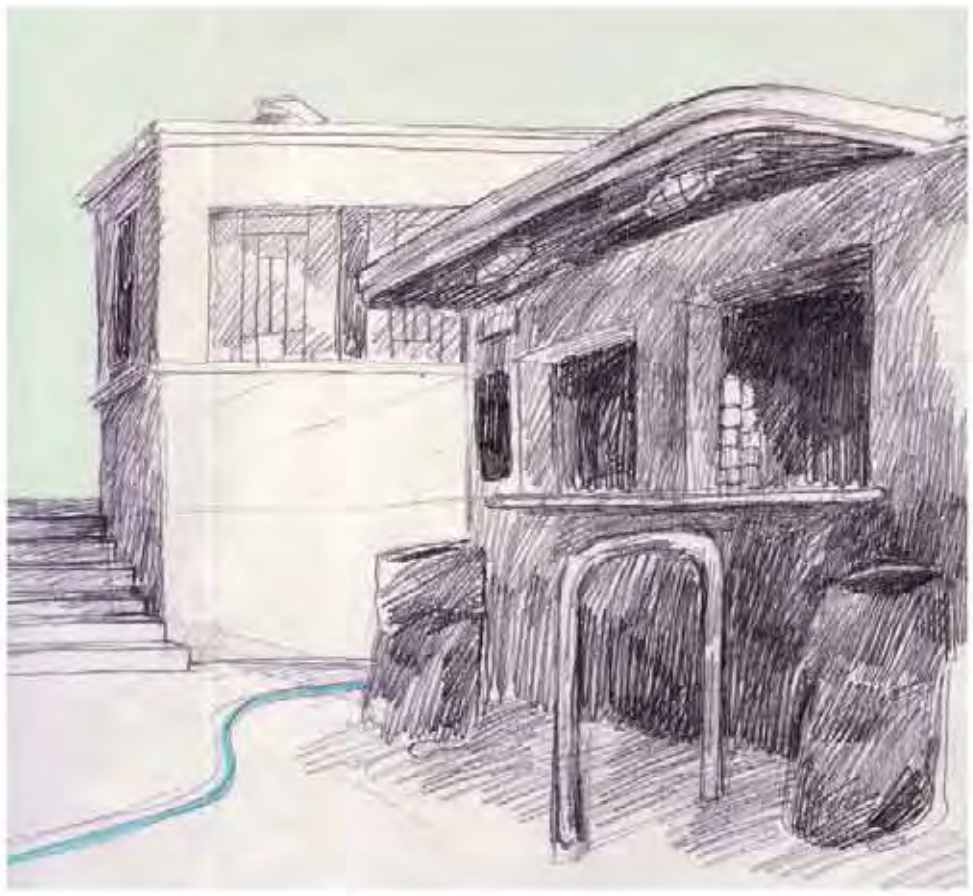
En attendant notre saison préférée, l'hiver, l'équipe entoure César, notre quatrième apprenti qui vient de commencer et elle se prépare au spectacle « Homard flambé » qui aura lieu dans le cadre de la semaine du goût; merci Sandrine ! Nono vient de finir le relookage de notre Magic Kabane, nid douillet dans la palette des gris de novembre. Tout est prêt pour attaquer un hiver doux et poétique.

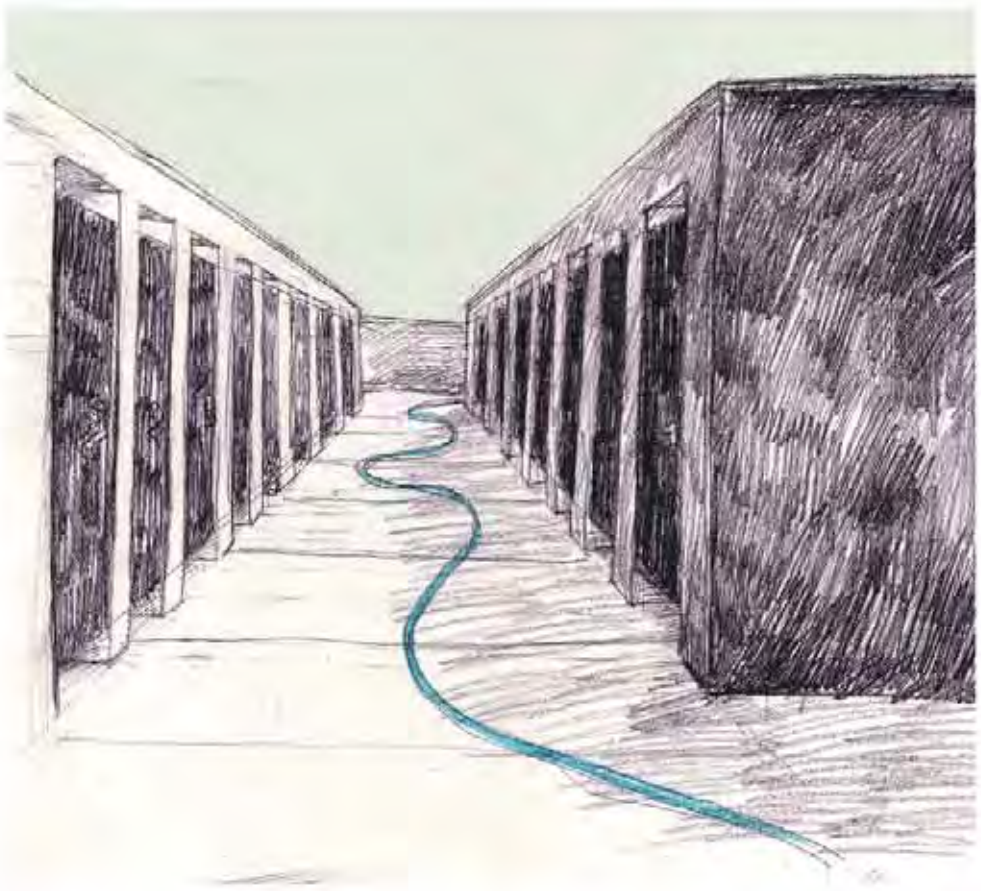
Et vivement décembre et ses « Anges et Démons ».

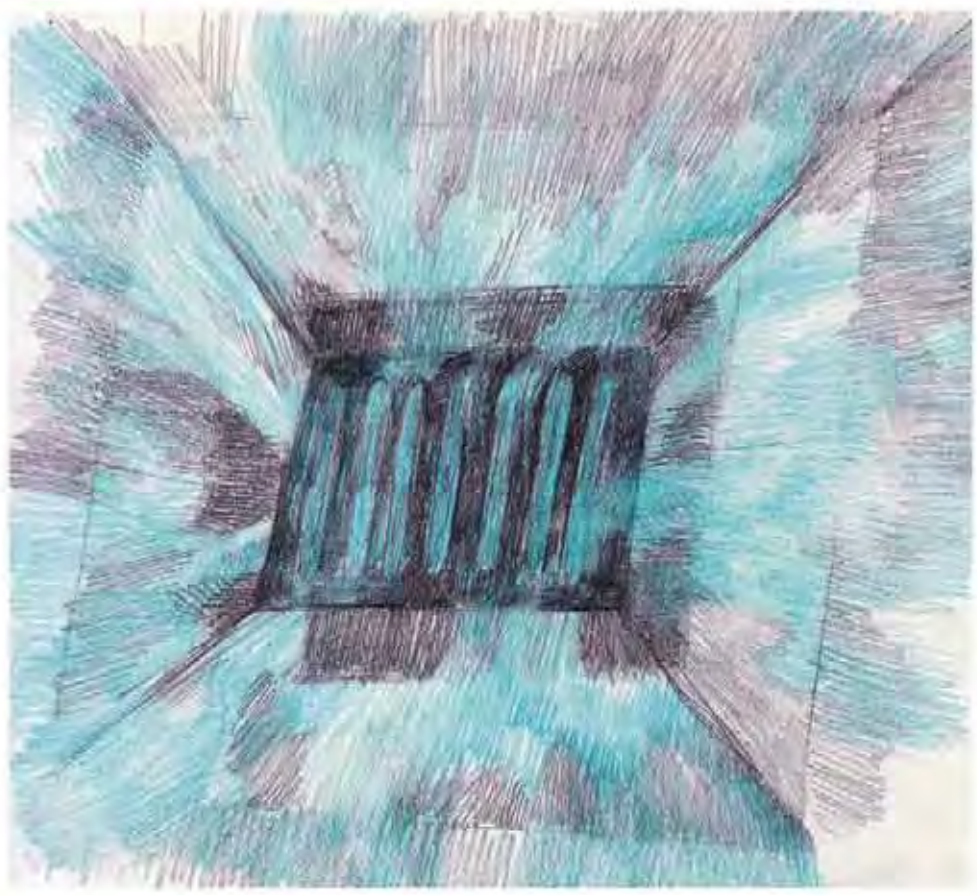
Les irréductibles résistants :
Julien, François, Raymond
et leur équipe

circuit









barbara meuli

En situant résolument son propos dans une représentation des bains en apparence désertés, Barbara Meuli, élève de la section Design BD/illustration, nous offre un moment graphique empreint de mélancolie et de romantisme. Privilégiée par une monochromie subtile, cette construction narrative décrit le cheminement de l'eau qui coule, circule et se répand sur le corps d'une seule et unique nymphe représentée de dos, puis s'écoule à nouveau, en un cycle qui évoque un mouvement perpétuel ou mieux encore un circuit. Le Centre de formation professionnelle arts appliqués se réjouit de cette collaboration et salue cette nouvelle parution dans le *Journal des Bains*.

Guy Mérat

Deux hommes de bains

Sur l'image, ils font la paire: Jean jette les détritus de la grève dans le sac poubelle tenu par Charles. On devine une scène du petit matin. De quoi parlent-ils, au moment de la photo? De mal de dos? Du temps qui passe? Parlent-ils, d'ailleurs? Mystère. Le cliché amène une autre question: par quel concours de circonstances ces deux hommes se trouvent-ils donc ici à travailler ensemble?

Photographie Philippe Constantin

Commençons par le plus sauvage des deux. Celui qui n'aime pas être pris en photo. C'est Jean. Jean Garance, de son vrai nom. Ce travailleur de l'aube est né à Genève, il y a 55 ans. Les Bains des Pâquis? Oui, il y est venu gamin, avec ses parents. Après, plus trop. Car le garçon commence à se frotter très vite au monde du travail. Et des boulots, il en changera souvent. «Je me suis toujours adapté aux besoins du marché», lâche-t-il, très pragmatique. Jean a donc fait un peu de tout pour gagner sa vie. Tapissier-décorateur de formation, il fera dans la psychopédagogie, sera bûcheron, barman, et même commercial, un temps. C'est un peu par hasard qu'il débarque aux Bains des Pâquis, où l'on cherche un nettoyeur. La fonction lui convient. C'était il y a dix ans déjà.

L'homme fait partie de ces solitaires qui apprécient vaquer à leurs occupations sans avoir personne dans les pattes. «J'aime bosser la nuit et traverser la ville pour venir ici quand il n'y a pas un chat.» Jean Garance est sur le pont à 3 h 30. Avec Philippe Schwizgebel, autre nettoyeur de l'aube. «C'est bien de commencer le nettoyage le plus tôt possible. Comme ça, le lieu t'appartient. C'est tranquille, tu ne déranges personne.» Avec le sens de l'adaptation qui est le sien, Jean est presque devenu nyctalope. Une faculté bien pratique, quand il faut nettoyer dans l'obscurité des centaines de mètres carrés: les cabines, toilettes, plage, polo, hammam et compagnie. Avec le ramassage des algues ou des feuilles, les déchets des humains et ceux des animaux. «En juin-juillet-août, c'est assez chargé! C'est affreux, tout ce que les gens laissent trainer comme saletés derrière eux...» Si ce n'est pas un «métier passion», comme il le dit, le boulot lui plaît bien pour son côté réglé, en plein air et par n'importe quel temps. «Et puis nettoyeur, c'est comme croque-mort ou ramoneur, il y en a toujours besoin!»

Charles Perro, lui, n'a pas de souvenirs d'enfance aux Bains des Pâquis. Son horizon de gamin, c'est la mer des Caraïbes! Il est né en Martinique, il y a 41 ans. A l'époque où ses copains jouaient au foot sur la plage, il était déjà au travail. «J'ai passé ma jeunesse à pêcher avec mon père. On sortait en mer deux fois par jour, pour poser et relever les filets. Mais on attrapait surtout les langoustes. Celles qui étaient un peu fatiguées, on les gardait pour nous. On les préparait avec une salade de tomates et on glissait le tout dans un pain. C'étaient de fameux petits-déjeuners.» Charles n'est pas gourmand pour rien. «Avec son métier de pêcheur, mon père a réussi à faire vivre toute la famille, dix enfants, ce n'est pas rien!» Un sacré Monsieur, le paternel! A la mort de ce dernier, Charles s'engage dans la Marine, histoire de voir du pays, puis s'établit quelques années à Brest. Une ville portuaire, forcément, où le jeune homme bosse au carénage des grands bateaux. Sa route croise un jour celle d'une Genevoise, qui deviendra la mère de sa fille. Il la suit jusqu'aux Pâquis. Il cherche du boulot. Près de l'eau? On lui conseille les Bains, où un poste de caisse-vestiaire est à repourvoir en 1995. Ce sera pour lui. Il fera partie de la première équipe engagée à l'année, grâce à la création du sauna. Après l'emploi de caisse-vestiaire, Charles passe son brevet de gardien. Polyvalent, il touche progressivement à tout aux Bains. Sauf à l'administration. Ce n'est pas son truc. Charles fait désormais partie des quatre responsables qui s'occupent du bon fonctionnement des lieux.

S'il faut une qualité particulière pour bosser ici? Avoir de l'écoute. Pouvoir garder son calme. Et savoir accueillir la clientèle, en la mettant à l'aise et en assurant la propreté du site. Fondamental, le nettoyage, aux Bains. Quand un collègue a trop de boulot, il donne un coup de main. C'est ça, l'esprit d'équipe. Et c'est aussi la raison de la présence de Jean et de Charles sur la photo.

Françoise Nydegger

Les perches saltimboquées à l'ibère. T'y crois toi?

JÉRÔME ESTÈBE

Comme ces milliers de Gascons qui sont persuadés de détenir THE recette de la cuisson du magret de canard, les riverains des lacs alpins sont souvent sûrs de connaître THE recette de la cuisson du filet de perche. Or ce délicat morceau de chair lacustre, si fin, si mignon, exige quelque respect. Trop souvent, il sort des fourneaux fariné, archicuit, dégoulinant, transformé en bouillie croûtée et parfumé au n° 5 de chez Graillon. Tiens, l'autre jour, ce pauvre Dr Slurp a dégusté une assiette de perches meunières solidement tarifée à la terrasse d'un bistrot pourtant recommandable. Un désastre, mes chéris. On a pris trois kilos sur les hanches et pas un gramme de plaisir dedans la bouche.

Top Slurp

Bref, tout ça pour vous refiler, gratos, notre recette de filets de perche saltimboqués au lomo. Pour réaliser ce plat coquin et ravissant, il vous faut des filets de perches, certes, quelques tranches fines d'un chouette lomo – salaison cochonne autant qu'espagnole tout doucement pimentée – quelques feuilles de sauge fraîche et un demi-citron vert. C'est tout. C'est peu.

Assaisonnez les perches côté chair. Détaillez les filets de lomo en demi-lune, qu'il s'agit d'installer sur chaque filet de poisson avec un confetti de sauge au centre. Repliez les filets sur eux-mêmes, puis refermez-les d'un cure-dent vengeur. Ce qui n'est pas si fastoche que ça. La perche a le cuir dur.

Allumez le gril, en installant la plaque tout en haut du four.

Poêlez d'abord deux minutes à feu dru les perches dans une noisette de beurre. Salez, poivrez, paprikez mollo. Puis achevez la cuisson quelques minutes de plus, en glissant la poêle sous le gril, la porte du four ouverte pour ne pas cramer le manche.

Réveillez enfin la chair lacustre avec quelques gouttes de citron.

Voilà, ça se gobe en apéro, en riant, en entrée, en plat principal, en kilt, en dessert même dans les foyers progressistes. Et avec une grande goulée d'aligoté, s.v.p., celui des Curiades à Lully, celui de Lolo Villard des Parcelles à Anières. Celui que vous voulez. Ce qu'on peut être permissif des fois. A plouche.

http://jeromeestebe.blog.tdg.ch

Photographies Marius Durand www.mariusdurand.com

Les Aubes musicales attirent toujours plus de fidèles

Cet été, près de 10 000 spectateurs sont venus aux Bains pour assister au lever du soleil en musique.

Dimanche 5 septembre, mandolines et guitares ont donné sous les platanes la dernière aubade de la saison. Quelques notes délicates encore, les applaudissements, les saluts. Et puis fini. Du moins jusqu'à l'année prochaine.

Les aubes musicales qui viennent de se terminer ont été particulièrement appréciées. Elles ont connu un succès sans précédent en terme de fréquentation, de satisfaction aussi. Les Genevois sont ainsi toujours plus nombreux à profiter de ces levers du jour qui flattent les sens. A prendre goût à cette excellente façon de démarrer leur journée.

Pascal Schaer, qui a œuvré à la programmation musicale de l'événement, estime à 10 000 le nombre de spectateurs venus suivre ces aubes musicales. Ce qui est énorme, compte tenu de l'heure du rendez-vous. « Du 19 juillet au 5 septembre, nous avons proposé 49 concerts, entre 6 et 7 heures du matin » relève le musicien, qui fait partie du groupe animation de l'AUBP. « En tout, près de 250 musiciens ont joué devant des auditoires très réceptifs. A ce moment de la journée, les gens sont encore disponibles, concentrés et capables d'une bonne écoute. »

Et ils ont été gâtés ! Car la diversité était de mise. Les trois spectacles commandés ont fait le plein, les reprises aussi. Les musiques du monde, qu'elles viennent du Brésil, d'Egypte ou du Népal, ont fait bon ménage avec les formations classique, jazz, yodel ou funk acoustique. Et la carte blanche donnée au Conservatoire populaire de musique, danse et théâtre a donné son lot de belles surprises et de découvertes.

L'heureux programmateur s'avoue particulièrement satisfait d'une nouveauté qui a très bien fonctionné. « En Chine, où je vais souvent pour mon travail, beaucoup de personnes dansent tôt le matin dans les parcs publics. Avec des musiciens, ou juste accompagnés d'une bande son. J'ai eu envie de tenter l'expérience ici. On a donc proposé deux aubes de danse haïtienne et danse africaine, avec des professeurs pour expliquer les mouvements au public. C'étaient de très beaux moments de voir tout ce monde danser au lever du jour. »

Autre sujet de satisfaction, pour tous ceux qui travaillent à l'organisation de ce rendez-vous, c'est la fidélité du public. Sa diversité aussi. Il y a là des grands ados qui finissent leur nuit comme des grands-parents qui commencent leur journée avec, au milieu, toute la gamme des âges, plus quelques enfants.

Que ces fidèles soient rassurés. L'été prochain, ils pourront à nouveau brancher leur réveil avant 6 heures du matin. Toute l'équipe d'animation culturelle planche déjà sur une formule renouvelée et sur la programmation à venir. Car on ne le dira jamais assez : les Genevois sont des lève tôt. Pour autant qu'on leur serve de belles aubes musicales aux Bains.

FNy

Tourne !

Dessin Reynald Aubert www.reynaldaubert.com

Pendant la journée son arrivée est confirmée. Une poudreuse, toujours vierge, est là, sur les cimes du Salève. L'hiver arrive, attendu pour certains, redouté pour d'autres. Il est régulateur naturel de notre planète. Chez nous, Dame Terre va se ressourcer et ne dormir que d'un œil.

25 décembre, 17 heures. Il y a foule aux Bains ! Quelques rares courageux consomment encore sur les extérieurs. La cabane est pleine. Chaleur humaine et feux de bois, ça scintille dans les yeux, étincèle dans les fourneaux. L'équipe de la buvette s'attèle à la mise en place des couverts qui accueilleront les adeptes de la fondue. Des rires d'enfant, le brouhaha habituel de la cabane de la buvette : il fait bon, il fait chaud. Les fêtes vont être belles.

D'un coup, une voix claque, les clients se retournent « Tourne, mais tourne ! » Cette supplique vient de la tablée des joueurs de cartes. Ils sont quatre aujourd'hui. Ils ont entamé leur partie de jass. Jouer aux cartes aux Bains des Pâquis est une tradition. Celles et ceux qui la pratiquent font tout simplement partie des meubles. Aux Bains, ça joue de 9 heures 30 à 18 heures. En été, parfois ce sont 4 à 5 tables qui s'adonnent à ce jeu. Des tournois sont organisés. « Tourne, tourne donc ! » répète le joueur à son partenaire. Que de caractères, de manies, d'habitudes autour d'une tablée.

Il y a celui qui, contrarié, quitte subitement la table… et… 10 minutes plus tard reviens offrir la fondue. Il y a celle à qui il faut deux chaises, la deuxième faisant office de porte-habits et de porte-sacs. Il y ces autres qui signalent une naturelle envie en clamant : « Je vais vider l'eau ! ». Il y a les fumeurs qui s'absentent pour en griller une. Il y a celles et ceux qui s'incrustent et ont bien du mal à laisser leur place.

Et il y a le « Rubicon », les initiés savent de quoi je parle. Quand ils le prennent, le « Rubicon », ils disparaissent de la journée. Dans ce microcosme, tout le monde a un avis sur tout le monde.

« Tourne, s'te plaît tourne ! » Celui-là, c'est le superstitieux. Il est persuadé que quand on ne touche pas les bonnes cartes il faut alors tourner autour de sa chaise… pour conjurer le sort. Lui qui d'habitude est calme et semble hors de toute atteinte, dès qu'il se met à une table il devient nerveux, agressif… mauvais perdant !!! S'il touche du jeu, pas besoin de tourner, mais dans le cas contraire, son partenaire doit observer son rite d'un autre âge… tourner autour de sa chaise.

Un jour, après qu'il a tourné, son jeu s'est malgré tout avéré médiocre. « Tu as pourtant tourné » lui rappelais-je… « J'ai tourné du mauvais côté ! » (sic). Ce personnage, le superstitieux, a un surnom : le Requin. Pourquoi ? Lui seul le sait ! Sa démarche hasardeuse ne correspond en rien aux virtuoses déplacements du squale. La partie de cartes s'achève quand tout à coup, tout s'éteint, même les feux de bois. Dehors ciel et étoiles rassurent quelque peu.

Puis l'inimaginable survient. Tout le monde se lève et sort, dans un seul et même élan. Les gens se mettent à tourner.

Les uns autour des chaises. D'autres autour des tables… il y en a même qui tournent sur eux-mêmes. Seul, le superstitieux, « Requin », demeure assis à sa table. Le vent se lève. Une neige, constituée de millions de cartes à jouer tombe sur les Bains, centimètre par centimètre, mètre par mètre ! La neige de cartes envahit la terrasse entière, déborde et déborde… Pour sauver leur vie, les habitués surnagent sur les cartes afin de gagner le quai. Les minutes passent. Le superstitieux les rejoint, traînant un grand sac : « Heureusement que je suis là !… J'ai ramené toutes les cartes… » Il ouvre son sac. A l'intérieur point de cartes, ou du moins si, une carte. Une seule, immense. Elle a remplacé toutes les autres.

Ni de Rois, de Dames, de Valets ou d'As… mais… l'image pure d'un nouveau-né.

« Tu seras ma carte maîtresse déclare le superstitieux, « mon Atout majeur, ton nom sera Jésus et avec toi… je gagnerai ! »

…

DRING, DRING, DRING !!!

Une sonnerie… son portable sonne et il répond « Allô »… la voix enrouée de sommeil, il est dans son lit, 7 heures du matin, la main sur son réveil… il sort de son rêve. Depuis ce rêve fameux, le superstitieux ne traîne plus la patte, ne ronchonne plus… Tout au contraire, souriant et courtois, il apaise son entourage, simplement rassurant… pour aider, volontaire, il est le premier, et surtout… jamais plus… plus jamais… on ne le voit tourner autour de sa chaise.

Johnny Hunt

Courrier

Ames sensibles s'abstenir

Pardon, je ne voudrais pas mettre un pavé dans la plage, surtout pas déranger les beaux esprits qui, contrairement aux «esprits chagrins», s'enthousiasment de concert pour tresser les louanges de ce si «participatif» projet balnéaire (zut, j'ai dû louper la consultation publique). Enfin du grand, du propre, et puis en prime les Eaux-Vives bientôt domestiquées, les cuisses ouvertes aux chalands, mâtées à grands seaux de béton. C'est vrai qu'il fallait y penser, «désencombrer» ce fourbi suranné de chantier naval et de cabanes de pêcheurs, enfin offrir aux promeneurs admiratifs le luxe, le calme et la volupté de quelques cubes de containers d'un bleu aligné au cordeau.

Certes, il faut avoir l'envergure large si l'on veut créer de l'animation, du public, du flux touristique et du partenaire financier. De modestes améliorations n'y suffisent guère. Et certes encore, Genève manque un poil d'horizons baignables. Loin de moi l'idée d'en disconvenir!

Mais permettez que l'on regrette la disparition programmée du petit ballet des pêcheurs, rentrant dans les matins d'hiver, juste au cœur de la ville, juste au pied du jet d'eau, guettés par les hérons, trois, quatre, parfois cinq en même temps, à peine blancs dans le gris, face aux couleurs claquantes des cirés et des barques. Permettez que l'on regrette le déménagement obligé des bateaux en chantier, ces ventres improbables, silhouettes d'ouvriers aux coques entremêlées, le labour besogneux des ports, ces dragueuses et ces grues qui rappellent des ailleurs.

Permettez que l'on se prenne à songer, longeant les rives d'en face, de la Perle du lac à l'entrée du Jardin botanique, ô combien il eut été simple et peu onéreux d'y faire monter une ou deux douches, de nettoyer un brin les quelques charmantes criques dérobées au regard, voire de les agrandir en rendant leur accès plus familial et moins acrobatique. Permettez que l'on se réjouisse, mais oui, de cet élargissement de l'espace plagistique, mais que l'on rigole à couvert de ce pseudo «petit Vidy» (où sont les arbres? où est l'herbe?).

Et – pardon une fois encore si je parjure la sacro-sainte politique d'animation, joie, commerce et castagnettes, souriez c'est pour la photo –, permettez que l'on subodore une probable «valorisation» de ces quais désormais disponibles, ouverts aux quatre vents de la boîte à friture et à décibels, les riverains déjà éreintés par les mal nommées Fêtes de Genève n'auront qu'à s'exiler un peu plus longtemps (pour ceux qui le peuvent, pour les autres il y a les boules Quiès et le Véronal).

Bref, permettez que l'on pleure l'amputation d'un patrimoine urbain pourvoyeurs de poésie et de mixité sociale à bon marché qu'il aurait pourtant été possible, croit-on naïvement, de faire cohabiter avec la population des plagistes estivaux, dont je viens du reste joyeusement grossir les rangs dès le strict minimum des 14° lacustres requis par mon métabolisme.

«Etonnez-vous de ce soleil avant d'en demander un autre», écrivait quelque part Cingria. Mais la route du progrès, du paysagisme et de l'écologie politiquement correcte est toute tracée, n'est-ce pas. c'est donc vers Thiéfaine qu'il faudra se tourner et avec lui gueuler: «ALLEZ, COUCHÉE MON ÂME, AU PIED, TRANQUILLE, TOUT IRA BIEN, AU PIED, COUCHÉE!!»

Marie Tavera

PLONK & REPLONK

La fin du lac. Les Anciens croyaient que le lac était plat, comme la Terre. Et que si on allait jusqu'au bout, on tombait dans le vide.

SAMEDI 18 SEPTEMBRE
RÉOUVERTURE DES INSTALLATIONS D'HIVER

SAUNA, BAIN TURC, HAMMAM

De septembre à avril, les Bains des Pâquis mettent à disposition
– 2 saunas mixtes
– 1 bain turc mixte
– 1 hammam mixte
– 1 hammam réservé aux femmes
Ouvert du lundi au samedi de 9h à 21h30, dimanche de 8h à 21h30
Mardi: journée réservée exclusivement aux femmes. Mixte tous les autres jours.

Tarif d'entrée:
17 francs (sauna, hammam et bain turc)
Abonnement 11 entrées: 150 francs
Deux grandes serviettes obligatoires (location possible à 5 francs pièce)
Tél.: 022 732 29 74

LA BUVETTE DES BAINS

Dès 7h du matin, on vous propose un petit-déjeuner complet. Dès midi, un excellent plat du jour. Chaque soir, dès 18h, la désormais célèbre fondue au crémant, véritable spécialité du lieu. Tout ceci dans l'ambiance chaleureuse d'une cabane chauffée au feu de bois ou, par temps ensoleillé, sur la terrasse.

Horaires: de 7h à 21h30
Réservation recommandée pour la fondue: tél. 022 738 16 16.

MASSAGES

Des masseurs et masseuses professionnelles vous proposent différents types de massages, de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie, drainages lymphatiques ou encore shiatsu.

Tarif: séance de 50 minutes à 60 francs
Horaire: de 10h à 20h tous les jours, du 1er janvier au 31 décembre.
Réservation sur place ou par téléphone au 022 731 41 34 le matin de 9h à 13h.

DU MARDI 21 AU VENDREDI 24 SEPTEMBRE

HOMARD FLAMBÉ

Dans le cadre de la Semaine du goût, la Buvette propose un repas-spectacle intitulé «Homard flambé», de 12h30 à 13h30. Réservation indispensable au 022 738 16 16.

DIMANCHE 26 SEPTEMBRE

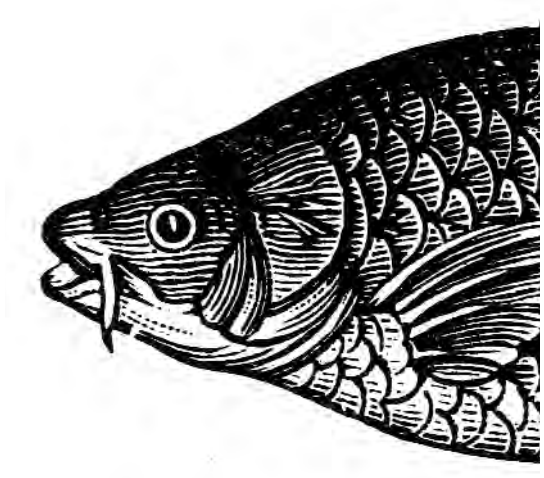
TOURNOI DE BOULES «TRIPLETTE MIXTE»

Inscriptions à 9h30, 15 francs par équipe.
Venez avec vos boules!
Remise des prix vers 17h, apéro offert.
1er prix: un week-end à Marseille.

DU 1er AU 24 DÉCEMBRE

CALENDRIER DE L'AVENT «ANGES ET DÉMONS»

Les artistes intéressés à intervenir dans une cabine doivent s'inscrire auprès de la Buvette.



Ecrivez-nous!

Quai du Mont-Blanc 30 · 1201 Genève
journal-des-bains@aubp.ch

JOURNAL DES BAINS

BAINS DES PAQUIS

Le journal de l'AUBP
Association d'usagers des Bains des Pâquis
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève
tél. 022 732 29 74
www.bains-des-paquis.ch

Rédactrice responsable Françoise Nydegger
journal-des-bains@aubp.ch

Rédaction Armand Brulhart, Philippe Constantin, Serge Arnauld, Fausto Pluchinotta

Conception graphique
Pierre Lipschutz, www.promenade.ch

Finances et administration
Hugues Richard

Ont collaboré à ce numéro
Reynald Aubert, Marius Durand, Jérôme Estèbe, Jean Firmann, Johnny Hunt, Veronika Janjic, Aloys Lolo, Guy Mérat, Barbara Meuli, Plonk & Replonk, Denis Ponté, Irène Schoch, Francis Traunig, l'équipe de la Buvette des Bains.

Prix du numéro: CHF 2.–

Publicité
Helena de Freitas
pub@sillage.ch www.sillage.ch

Impression
CIE Centre d'impression Edipresse

Tirage:
5000 exemplaires

Journal imprimé sur du papier certifié FSC

FSC
Sources mixtes
Groupe de produits provenant de forêts bien gérées, d'autres sources contrôlées et de bois ou de fibres recyclés
Cert no. SGS-COC-004585
www.fsc.org
©1996 Forest Stewardship Council

© 2010, les auteurs et l'AUBP
ISSN 1664-3003

Prochaine parution: hiver 2010-2011
Délai rédactionnel: 3 décembre 2010

IRÈNE SCHOCH www.ireneschoch.com